





1d6

# LES VEILLÉES DE THESSALIE,

*TROISIÉME ÉDITION,*

Revûë, corrigée & augmentée de trois Veillées.

*Par Mademoiselle* DE LUSSAN.

---

CINQUIÉME VEILLÉE.



A PARIS,
Chez la Veuve PISSOT, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Croix d'or.

M. DCC. XLI.

*AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.*



# LES VEILLÉES DE THESSALIE.

## CINQUIE'ME VEILLE'E.

C'EST toujours avec complaisance, qu'on se rappelle les avantures qui nous sont arrivées dans notre jeunesse. Le souvenir en plaît, il égaie l'esprit, & c'est avec plaisir

que la mémoire fait effort pour n'obmettre aucune des circonſtances qui ont, ou mis l'ame dans un grand mouvement, ou flatté l'amour propre. Ainſi Sophilette après avoir accüeilli une Compagnie, dont toutes les perſonnes qui la compoſoient lui étoient cheres, commença avec ſatisfaction l'hiſtoire des premieres années de ſa vie.

Ce que j'ai à vous raconter, m'oblige à vous faire ſouvenir, que je ne ſuis pas né dans ce Hameau. Celui où j'ai pris naiſſance, eſt endeçà de Lariſſe, à peu de diſtance du fleuve Penée, & tirant vers ces montagnes cou-

vertes d'épaiſſes forêts, où les centaures étoient autrefois ſi puiſſans, & d'où ſouvent ils deſcendoient pour ravager la plaine. Mais il y a près de cent ans que notre Roi Pirithoüs aidé de ſon ami Theſée, détruiſit preſque cette nation feroce, & mit à mort leur chef Eurite, qui vouloit enlever la Reine Hippodamie. Depuis ce tems on a laiſſé vivre quelques malheureux centaures échappés à la fureur des Lapites; il y en a peu de l'un & de l'autre ſexe; ils déperiſſent même tous les jours, & leur petit nombre errant & fugitif n'eſt plus à redouter.

Une Centaureſſe déja très-

âgée venoit chez mon pere ; elle s'appelloit Hermiphile ; elle passoit pour la plus fameuse Magicienne de toute la Thessalie. Malgré son extérieur doux, sa parole insinuante & l'air de bonté qu'elle affectoit, elle étoit redoutée : car on la soupçonnoit d'avoir contribué à divers malheurs arrivés à nos voisins. Mon pere & ma mere qui ne vouloient point l'avoir pour ennemie, l'accueilloient, quand elle venoit au logis, & lui témoignoient toujours une amitié qui cachoit leur crainte.

Ma naissance auroit mis ma mere au tombeau sans le secours salutaire qu'elle reçut

de la Centaureſſe. Elle arriva dans le moment où l'on étoit ſans eſpérance ; elle lui fit boire quelques gouttes d'une liqueur, qui en lui ſauvant la vie, me donna le jour. Cette heureuſe circonſtance inſpira pour moi à Hermiphile une amitié ſi tendre, que je lui devins auſſi chere que je l'étois à ma mere. Ce mouvement eſt dans le cœur ; les ſervices ſont de forts liens pour celui qui les rend. On auroit trop à ſe louer de la nature, ſi les obligations reçûes faiſoient le même effet. Mais il faut avoir l'ame bien née pour aimer ceux à qui l'on doit beaucoup de reconnoiſſance.

Depuis cet inſtant Hermiphile fut la maitreſſe dans la maiſon. Dès que j'eus trois ans, elle me prenoit ſur ſa croupe, & me menoit promener ; je l'aimois, & accoutumée à voir cette figure demi-femme & demi-animal, je ne la trouvois plus étrange. Elle voulut m'apprendre à lire & à écrire : mon pere qui craignoit toujours de l'indiſpoſer, n'oſa la contrarier.

J'avois à peine quatorze ans, qu'Hermiphile commença à me parler comme à une perſonne qu'elle ne croyoit plus un enfant. Il y avoit dans notre voiſinage un Temple de Diane ; j'allois

ſouvent y faire ma priere à la Déeſſe, à qui je demandois toujours un cœur pur & vertueux. Hermiphile n'approuvoit pas ce zele empreſſé, elle tâcha de le refroidir; elle me diſoit que j'étois née avec de l'eſprit, qu'il ne falloit pas m'occuper de ces ſoins ſurperſtitieux, que je devois plutôt ſonger à m'inſtruire de ce qui pouvoit me rendre ſupérieure aux autres, & même m'en faire reſpecter.

Je fus ſurpriſe d'un diſcours qui me parut ſi peu raiſonnable; je réflechis ſur ce que je n'avois jamais vû faire à Hermiphile aucun acte de religion: cela me la

rendit ſuſpecte, & me fit tenir ſur mes gardes. D'ailleurs je lui marquois beaucoup d'amitié & de déference ; je ſuivois en ce point les mouvemens de mon cœur & les ordres de mon pere & de ma mere, dont enfin elle avoit gagné la confiance.

J'avois une Tante qui s'étoit dévoüée dès ſa plus tendre jeuneſſe au culte de la Divinité des Bois, & elle avoit été reçûe dans le College des Prêtreſſes, qui deſſervoient le Temple où j'allois honorer la Déeſſe. Cette fille auſſi ſpirituelle que vertueuſe m'aimoit paſſionnément, & elle voyoit avec peine Hermiphile la maitreſſe de mon édu-

cation. Elle n'ignoroit pas l'étenduë de ſes ſciences pernicieuſes, & elle étoit inſtruite de ſa méchanceté toujours déguiſée ſous des dehors trompeurs. Bleſſée du diſcours de la Centaureſſe, je le rendis à ma Tante.

Candide, c'étoit le nom de la Prêtreſſe, charmée d'une confiance de ma part qui lui marquoit un bon fonds, me dit qu'il ne falloit pas contrarier Hermiphile. Elle veut ſans doute, continua Candide, vous initier dans les affreux myſteres de ſon art. Cette criminelle femme ne tardera pas à vous tendre des piéges; mais je vais vous donner contre eux un ſûr pré-

ſervatif. Sans le ſecours de la Magie, les Dieux m'ont communiqué des lumieres qui me découvrent l'avenir, & qui me mettent au-deſſus de tout enchantement. Candide me quitta, me dit de l'attendre, & revint un moment après. Elle tenoit une petite plaque de cuivre d'environ deux pouces en quarré, & remplie de caracteres & de figures qui m'étoient inconnus.

Ma Tante me fit coudre cette plaque entre le deſſus de ma tunique & la doublure; de ſorte qu'elle ſe trouvoit au-deſſous de ma poitrine, un peu à gauche, vers le cœur. Tant que vous porte-

rez cette plaque, me dit Candide, ne redoutez rien; toutes les forces même de la plus noire Magie ne pourront rien contre vous. N'ayez aucune crainte des menaces de la Centauresse, bientôt elle s'appercevra que vous avez de quoi rendre ses projets inutiles, mais elle ne pourra deviner ce qui en empêche l'exécution. Si elle veut se vanger, avertissez-moi, j'arrêterai tous ses mauvais desseins; je le puis avec le secours de la puissante Diane que j'invoquerai sans cesse pour vous. Allez, ma chere niece, soyez tranquille. Je quittai Candide très-rassurée & très-contente; je parus

fort gaie à Hermiphile, qui étoit charmée de ma belle humeur.

J'avois près de quinze ans, & j'avois l'eſprit aſſez formé, quoi qu'extrêmement innocent à de certains égards; vous en jugerez dans la ſuite de mon récit. Hermiphile voyoit avec ſatisfaction le peu d'avidité que je montrois pour les amuſemens frivoles de la jeuneſſe, & avec quel plaiſir je prêtois attention aux choſes ſérieuſes qui en demandoient. En effet j'avois le louable deſir d'acquerir tout ce qui peut rendre cher & eſtimable à la ſocieté; mais je penſois que je ne pouvois parvenir à ces avantages qu'-

en étudiant & en écoutant les perſonnes qui par leur âge & par leur expérience devoient en ſçavoir plus que moi, & qu'en leur faiſant ſans honte & ſans orgueil toutes les queſtions qui pouvoient me tirer d'une ignorance, que les années rendent ſi humiliante.

De tous les tems la Centaureſſe étoit dans l'habitude de me mener promener, tantôt le long du Pénée, tantôt dans les belles prairies qui entourent notre Hameau, & quelquefois du côté charmant des montagnes. Un jour que nous étions dans une prairie, où je m'étois aſſiſſe, & où Hermi-

phile s'étoit couchée, car ſa figure ne lui permettoit pas de prendre la ſituation qui m'étoit propre; je fus étonnée de voir un char brillant dans les airs. Ah! Ma chere bonne, dis-je à la Centaureſſe, ſans paroître effrayée, quel objet frappe mes yeux! Regardez: Eh bien! Sophilette, me répondit-elle, c'eſt une perſonne revêtue d'une puiſſance qui la met au-deſſus des mortels. Quelle gloire pour elle! Pendant ce diſcours le char avançoit vers nous. Alors je vis une jeune perſonne d'une beauté raviſſante nonchalamment panchée: elle paroiſſoit badiner avec une baguette qui bril-

loit d'or & de pierreries ; la parure ébloüiſſante de cette jeune perſonne répondoit à l'éclat dont étoit le char. A peine a-t-elle paſſé au-deſſus de trois troupeaux de moutons & de chevres qui paiſſoient tranquillement, que tous ces animaux commencent à ſauter & à bondir ; les Bergers ſe mêlent avec eux, & une douzaine de gros chiens très-ſérieux pour l'ordinaire ſe mettent de même en mouvement. Les boucs & les chevres plus legers que les moutons ſautoient par deſſus ces derniers. J'avoüe n'avoir jamais rien vû qui m'ait tant fait de plaiſir par la varieté & la bizarerie des attri-

tudes & des figures extraordinaires, & néanmoins agréables que faiſoient tous ces animaux & leurs Bergers.

Je riois en jeune fille que tout cela divertiſſoit infiniment. Hermiphile charmée du plaiſir que je prenois à ce ſpectacle, me dit : Que ceux qui peuvent faire ce que je viens de voir ſont heureux ! N'envieriez-vous point, Sophilette, un pareil bonheur ? Cette queſtion me fit ſouvenir de l'art abominable qui venoit d'opérer ce que j'avois trouvé plaiſant ; je me crus criminelle dans ce moment, & pleine de confuſion je me reprochai le plaiſir que m'avoient cauſé des choſes

qui

qui auroient dû me faire horreur, & qui m'en firent par réflexion. Ah! Ma chere bonne, dis-je à Hermiphile, j'ai oui dire que ceux qui peuvent ces choses extraordinaires, sont odieux aux immortels. Quelle erreur, me repliqua-t-elle! Voilà l'opinion que fait naître l'ignorance d'un pouvoir que l'on reçoit des Dieux, & qui donne celui de protéger la vertu, souvent opprimée par le vice. Hermiphile flattée de mon attention à l'écouter, me parla ainsi.

Je vous aime, Sophilette, je veux votre bien, & je puis vous en procurer de tels, que des personnes bien au-dessus

de votre état en ſeroient contentes ; votre bonheur enfin dépend de vous. Mais il faut être ſoumiſe à mes volontés, prendre une entiere confiance en mes lumieres, qui me rendent capable de vous bien guider ; n'avoir rien de caché pour moi, & ſurtout, Sophilette, il faut être diſcrette ſur les inſtructions que je vous donnerai. Vos parens bornés & ignorans ne ſont pas faits pour concevoir ce que par mes ſoins je vous ai mis en état d'entendre. Je diſſimulai avec Hermiphile. Que je ſuis reconnoiſſante, lui dis-je, de toutes vos bontés ; continuez-les moi toujours. pour m'affermir dans

la pratique de la vertu.

Nous reprîmes le chemin du Hameau; mais après avoir marché environ deux cens pas, je vis que nous nous écartions de celui qui devoit nous y conduire. Je le dis à Hermiphile, qui me répondit : Vous oubliez, Sophilette, que je viens de vous demander une entiere confiance; elle peut ſeule payer la tendreſſe extrême que j'ai pour vous, ne craignez jamais rien avec moi, je vous guiderai toujours bien. Nous arrivons au bord d'un large ruiſſeau que je ne connoiſſois point; ſon eau vive & pure étoit ombragée par des tilleuls touffus. Hermiphile

s'arrête, je cherche des yeux un Pont, je n'en apperçois point. Comment passerons-nous, dis-je ? A peine ai-je achevé ces mots, que je vois un beau Pont de pierres blanches comme de l'albâtre ; la Centauresse y passe, & je la suis. A mon premier étonnement en succede un autre ; le Pont disparoît dès que nous sommes à l'autre bord du ruisseau, & je vois tous les tilleuls chargés d'oiseaux d'une beauté admirable ; leurs chants mélodieux me charment, je ne puis m'éloigner, j'oublie qu'Hermiphile employe ces prodiges pour mieux me séduire. Mais quelle est ma surprise, lorsque

j'entends tous ces oiſeaux articuler diſtinctement : Sophilette, ſois ſoumiſe à la volonté des Dieux ; ils veulent récompenſer ta vertu par les plus précieux dons : Acceptez-les, regne ſur tous les élémens ; nous te rendons notre hommage. Alors ils deſcendirent tous, & vinrent à mes pieds en battant des aîles, puis ils remonterent ſur les arbres, où ils recommencerent leurs chants.

Je crus devoir cacher à la Centaureſſe l'horreur que me cauſoient tous ces prodiges. Le ſouvenir de Candide qui m'avoit dit de ne rien craindre, m'en donna la force ; & je réſolus d'aller le lendemain lui

demander ſes ſages conſeils. Je me couchai occupée de tout ce que j'avois vû ; entraînée malgré moi par le charme de toutes ces choſes extraordinaires, je ſentois mes mouvemens partagés entre l'horreur & l'admiration. Dès qu'il fut jour, j'allai au Temple de Diane.

Candide écouta avec tranquillité le récit que je lui fis de tout ce que vous venez d'entendre. Eh bien ! Sophilette, me dit-elle, quand j'eus ceſſé de parler, quelle impreſſion a faites ſur vous les tentatives ſéduiſantes de la Centaureſſe ? Je viens ici, repliquai-je, vous demander & aux Dieux de me con-

ſerver un cœur pur, & de me donner les moyens d'échapper aux piéges dangereux d'Hermiphile. Je vous l'ai déja dit, reprit Candide, ne craignez rien ; votre aveu pour adopter le crime, peut ſeul vous rendre criminelle. Si l'ardeur de vous initier dans ſes affreux myſteres, portoit la Centaureſſe juſqu'à la violence, poſez & appuyez la main droite ſur votre divine plaque ; auſſitôt vous confondrez les pernicieux deſſeins de votre ennemie, & détruirez les effets de ſon pouvoir. Mais alors, Sophilette, reconnoiſſez & adorez celui des Dieux, par qui vous triompherez, & jurez-leur

de ne jamais vous écarter de cette vertu qui vous aura attiré leur protection. Je quittai Candide remplie de confiance, & je revins avec gaieté au Hameau.

Quelques jours après Hermiphile me proposa d'aller nous promener sur les bords du Penée. Ce fut sans aucune résistance que j'y consentis ; je sautois, je chantois, & je badinois le long du chemin ; je voyois le plaisir secret que lui faisoit ma gaieté. Le jour étoit extrêmement beau, l'air étoit doux, les eaux du Fleuve claires & pures couloient lentement sur un sable doré, & le Ciel étoit paré des plus brillantes couleurs. Après

nous être promenés quelque tems le long du rivage, Hermiphile se laissa aller sur un gazon, & moi je m'assis à côté d'elle.

A peine étions-nous sur l'herbe, que je vis sortir du fond du Penée une conque superbement décorée. La même jeune personne que j'avois vûe traverser les airs, étoit dans cette conque : une robbe d'étoffe d'argent couverte de diamans & de pierreries, dont l'éclat éblouïssoit les yeux, rehaussoit encore sa beauté. Elle tenoit une espece de petit septre, & elle avoit une couronne sur la tête. Aussitôt qu'elle parut, tous les poissons qui sont dans

le Penée vinrent ſur ſes eaux, ils formoient un cortege autour de la conque qui voguoit légerement ſur le Fleuve. Mais ce badinage aimable, & dont jaurois peine à exprimer l'agrément, ſe faiſoit dans un petit eſpace du Penée. La conque ainſi que les poiſſons paſſoient & repaſſoient ſans ceſſe devant moi, & jamais la jeune Nimphe, car il ſembloit que ce fût une Divinité des eaux, ni les poiſſons ne paſſoient ſans me rendre un eſpece d'hommage; les poiſſons plongeoient, & en reparoiſſant ils venoient au bord du Fleuve, & la Nimphe s'inclinoit.

A ce jeu aimable ſe joi-

gnirent des feux qui ſortoient des eaux ; ils voltigeoient autour de la conque & au milieu des poiſſons. Hermiphile qui m'examinoit, & qui ignoroit la raiſon que j'avois de regarder avec aſſurance ces differens prodiges, étoit charmée de l'attention que j'y donnois, & du plaiſir que je paroiſſois prendre à ce ſpectacle. En effet il étoit ſéduiſant, & je m'en défiois davantage. Candide m'avoit dit & répeté cent fois, que les routes qui conduiſoient au vice étoient ſemées de mille fleurs, toutes faites pour plaire ; tandis que le chemin qui menoit à la vertu, étoit aride & rebu-

tant. Mais, ajoûtoit cette ſage fille, que le terme des deux eſt different ! A celui du vice, on trouve la honte, les remords, le dégoût même des plaiſirs que la licence convertit en ennuis, & le mépris du genre humain. A celui de la vertu, on trouve l'honneur, le repos, la ſatisfaction de ſoi-même, l'eſtime des hommes & la protection des Dieux.

Ce ſpectacle dura aſſez longtems ; enfin je vis venir par les airs un char attelé de deux lions qui n'avoient rien de farouche : le char deſcendit à peu de diſtance de la conque, & la jeune perſonne s'y élança légerement. Dès

qu'elle y ſut placée, les poiſſons rentrerent ſous les eaux, les feux s'éleverent dans les airs, & ſembloient badiner avec une multitude immenſe d'oiſeaux de toute eſpece qui environnoient le char. Il traverſa le Penée, il vint à moi, & s'arrêta preſque au-deſſus de ma tête. Ecoute-moi, me dit cette jeune perſonne qui le conduiſoit; écoute-moi, Sophilette: Le Deſtin va en ta faveur s'expliquer par ma bouche. Il veut que tu jouiſſes d'une puiſſance ſemblable à celle que ſa bonté m'a accordée. Tu ſeras mon égale, mais fuis les hommes, Sophilette, ils ſont tous trompeurs & parjures; con-

ſerve ta liberté ; je dois à la mienne les avantages que tu vois. En achevant ces mots, le char s'éleva dans les airs, & en un inſtant je le perdis de vûe.

Remarquez que la Centaureſſe n'appuyoit d'aucuns diſcours les prodiges qu'elle operoit par ſon art, & qu'elle ne montroit aucun empreſſement pour me ſéduire. Ses tentatives en étoient plus adroites ; elle vouloit que charmée de tout ce que je voyois, & attirée par l'appas flatteur de pouvoir les mêmes choſes, je me rendiſſe. Le Deſtin, me dit-elle ſeulement, vous promet, Sophilette, un brillant ave-

nir : Puiſſe les Dieux me laiſſer aſſez de jours pour en être le témoin !

Hermiphile fut quelques jours ſans venir au Hameau, je n'en étois point inquiette, au contraire j'aurois voulu que rebutée de ſon inutile pourſuite, elle m'eût oubliée. Mais mon pere & ma mere qui ignoroient ſes deſſeins pernicieux, craignoient qu'il ne lui fût arrivé quelque accident. Ils me reprochoient un matin le peu d'attachement que je montrois pour une perſonne à qui, diſoient ils, je devois de la reconnoiſſance, lorſque la Centaureſſe parut. Mon pere & ma mere lui témoignerent

avec amitié l'inquiétude où ils étoient qu'il ne lui fût arrivé quelque accident ; & moi voulant feindre avec eux, je courus à elle les bras ouverts, & je l'embraſſai. Elle reſta une partie du jour avec nous, je la voyois m'examiner, & chercher à démêler ce qui ſe paſſoit dans mon ame ; mais mon air libre & enjoüé me rendoit impénétrable. Il fallut ainſi qu'à mon ordinaire aller promener avec Hermiphile : Ce fut vers les montagnes, dont les pieds préſentent aux yeux des païſages charmans, qu'elle me propoſa de tourner nos pas : j'y conſentis, & nous nous mîmes en chemin.

Je m'attendois bien à voir encore quelque nouveau prodige ; je ne me trompois pas. Dès que nous fûmes dans une prairie admirable par la varieté des fleurs qui l'émailloient, nous nous arrêtâmes. J'étois à peine sur l'herbe, que le sommeil s'empara de moi ; vous croyez bien que ce fut par le pouvoir de la Centauresse. Lorsque je m'éveillai, je me trouvai dans un Palais, dont l'imagination la plus vive ne pourroit représenter la somptuosité & la magnificence. A mon étonnement succeda l'effroi de me voir seule dans ce Palais : Je le parcourois, & malgré ma frayeur, je ne pouvois

m'empêcher d'en admirer toutes les beautés. Mais j'eus bientôt honte de fixer mes regards ſur des prodiges imaginés pour me rendre auſſi criminelle que celle qui les operoit par ſon art. Je voulois & je n'oſois employer le ſecours de ma petite plaque ; je ne ſçavois en quel coin de l'Univers je me trouverois;je craignois qu'éloignée de ma Patrie & de Candide, je ne me viſſe abandonnée à moi-même.

Dans le tems de mon incertitude, je vis venir à moi cette même jeune perſonne qui m'avoit parlé au bord du Penée. Ah ! Sophilette, s'écria-t-elle, que je ſuis

contente de vous avoir pour égale & pour compagne ! Remerciez les Dieux du présent qu'ils vous font. Ce séjour délicieux, les richesses qui l'embellissent, les esprits qui y résident, tout ici est à vous, & vous est soumis. Vous pouvez dès cet instant parcourir les airs, descendre au fond de la terre, maitriser les eaux, faire briller les éclairs, lancer la foudre ; enfin commander aux élémens. Oui, Sophilette, votre puissance vous éleve au-dessus de tous les mortels. Nous sommes sœurs à présent, recevez mes tendres embrassemens. En disant ces mots, elle voulut me prendre dans ses bras.

Effrayée, je recule, & m'écrie : Dieux, l'auriez-vous permis ! Serois-je criminelle ſans y avoir donné mon aveu ! Arrête, continuai-je ; arrête, n'eſpere pas me ſéduire, & ceſſe de me tourmenter : Fuis, tu me fais horreur.

Je vois dans ce moment paroître Hermiphile, elle tenoit alors une baguette noire, dont l'un des bouts étoit orné d'une petite couronne. Sophilette, me dit-elle d'un ton ſévere, c'eſt trop réſiſter à la volonté des immortels, ſeuls diſpenſateurs du pouvoir que ton ignorance te fait refuſer : crains leur colere. Le croiriez-vous, mes

enfans! La présence d'Hermiphile me rassura, & me rendit ce courage qu'elle vouloit intimider. Ah ! ma chere bonne, lui dis-je, je vais mourir d'effroi, si vous ne me tirez de ce lieu ! Laissez-moi dans l'obscurité où le Ciel m'a fait naître. Ma tendresse pour toi, Sophilette, me répondit Hermiphile, me défend d'y consentir. Connois-moi, il est tems, connois mon pouvoir. Tu vas joüir d'un semblable, ou tu vas périr. Alors une nuit terrible fit disparoître le jour : le tonnerre, la foudre, la grêle, les éclairs frapperent mes yeux & mes oreilles, & en même tems Hermiphile

ajoûta : Reçois de moi cette baguette, & commande au Ciel & à la Terre qui ſur le champ t'obéïront. Mais tremble, ſi tu oſes la refuſer : Tu vas dans cet inſtant même payer de ta vie ta réſiſtance. Tel eſt le cruel arrêt du Deſtin. Ah ! ma chere Sophilette, pourſuivit-elle tendrement, veux-tu me condamner à pleurer ta perte, quand je puis me féliciter de ta grandeur ?

Plus indignée qu'effrayée du diſcours & des menaces d'Hermiphile, je me demande à moi-même, pourquoi je ne l'ai pas encore confondue par le pouvoir du précieux don que j'ai reçu de

Candide. Je me reproche d'avoir differé d'un moment à détruire ce Palais, où me retient l'art abominable de la Centaureſſe. A cette réflexion ſuccede la crainte que le don de Candide ſoit ſans effet : Mais auſſitôt j'ai honte de ma défiance, & je porte la main droite ſur ma poitrine. A peine l'ai-je poſée, que le jour revient, le Palais & la jeune perſonne diſparoiſſent à mes yeux, & le calme regne : alors je me trouve ſeule avec la Centaureſſe, & dans le même endroit de la prairie où je m'étois endormie.

La joie que je reſſentois, étoit auſſi ſenſible en moi, que dans Hermiphile. La hon-

te & la colere de voir ſes projets traverſés par une cauſe pour elle impénétrable ; le deſir & l'eſpoir de m'arracher mon ſecret , lui donnerent la force de diſſimuler ſon reſſentiment. Je vis ſans paroître le pénétrer, l'effort qu'elle ſe faiſoit pour renfermer toute ſa rage , & pour me parler avec un air de douceur qui ne m'en impoſa point.

Vous avez donc , me dit-elle , des ſecrets pour moi ? Moi, qui vous aime , moi qui ne veux que votre bien : Cependant vous me trahiſſez. Ah ! Sophilette , rougiſſez de votre ingratitude , & preſſez-vous de me la faire oublier par un aveu ſincere.

re. Je vous le demande, & je vous promets de vous laiſſer la liberté de reſter ignorante, & occupée ſeulement du ſoin de vos troupeaux. C'eſt tout ce que je veux, lui repliquai-je, & je ne ſçai ce que vous voulez que je vous diſe. Comment, reprit Hermiphile, vous ſçavez joindre l'air d'innocence à la diſſimulation? Eh! Qui vous en a tant appris? Qui donc fréquentez-vous? Quelles ſont les ames aſſez baſſes pour vous porter à me haïr? Car, Sophilette, le premier effet de l'amitié eſt la confiance. Prouvez-moi dans ce moment que vous m'aimez, ne me cachez plus rien; le prix

de votre aveu ſera votre pardon ; ne craignez point ; parlez ſans feinte.

Je vous jure en verité, lui repartis-je, que je ne fréquente que vous & mes parens, & je vous répete encore, que je ne ſçai ce que vous me demandez ; vous me preſſez envain, je n'aurai jamais que la même choſe à vous répondre. Hermiphile garda un moment le ſilence, comme quelqu'un qui délibére ſur le parti qu'il doit prendre ; puis elle me dit : Vous êtes bienheureuſe, Sophilette, que je vous aime. Vous devez mon indulgence aux tendres ſentimens que j'ai pris pour vous en cultivant votre

enfance ; ils me font vous regarder comme ma fille, & c'eſt à ce titre ſi cher que je voulois vous tirer de l'état obſcur de votre naiſſance. Vous dédaignez les avantages que je pouvois vous procurer ; c'eſt, je l'avoüe, Sophilette, un grand ſujet de douleur pour moi : Néanmoins n'y penſons plus. Je parus croire la Centaureſſe, ſans toutefois être perſuadée qu'elle me pardonnoit l'affront que je venois de lui faire, & qu'elle renonçoit de bonne foi à la réuſſite de ſes projets.

Nous regagnâmes le Hameau, Hermiphile m'embraſſa les yeux moüillés de pleurs, & me quitta ſans pro-

ferer une parole. Je me ſentis touchée de la peine ſecrette que je lui cauſois ; mes ſentimens pour elle étoient partagés. Comme Hermiphile qui m'avoit chérie depuis l'inſtant de ma naiſſance, je l'aimois ; comme Hermiphile Magicienne, elle m'inſpiroit de l'horreur. Si j'avois eu plus d'expérience, je l'aurois plaint ; je me ſerois dit que plus quelqu'un nous eſt attaché, plus il ſouhaite de nous voir penſer & agir comme lui. La difference d'opinion, ſurtout, bleſſe ſon amour propre ; il regarde comme un triomphe de nous ramener à la ſienne. Concluez tous, mes enfans, de ce que je

dis, qu'on ne peut trop porter d'attention aux liaisons qu'on veut former. La vertu fortifie la vertu, & le vice entraîne avec lui dans l'abîme de l'égarement.

La Centauresse ne cessa point de venir tous les jours chez mon pere. Il crut s'appercevoir qu'elle avoit l'air triste & abattu; il lui demanda tendrement, s'il lui étoit arrivé quelque accident. Le Destin, lui répondit-elle devant moi, m'a frappé par l'endroit le plus sensible; plaignez-moi, mais ne cherchez pas à en sçavoir davantage. Nous allions toujours promener ensemble, & aucun prodige ne frappoit plus

mes yeux. Cette conduite & le ſilence d'Hermiphile me firent penſer qu'elle avoit véritablement renoncé à ſes projets.

Il s'étoit paſſé quelque tems, lorſque mon pere étant à ſes troupeaux, vit un oiſeau d'une bauté admirable ; il n'en connut pas l'eſpece, mais l'oiſeau comme étourdi de ſe voir ſous un nouveau ciel, & comme cherchant un maître, vint à mon pere. Il ſe laiſſa prendre, & mon pere charmé du plaiſir qu'il imagina de me faire en m'apportant ce rare animal, revint d'abord au Hameau. L'oiſeau chemin faiſant, chanta, ſiffla, parla, & fit

mille careſſes à mon pere, qui me dit en rentrant dans la maiſon : Sophilette, je t'apporte un oiſeau auſſi beau que rare, je viens de le trouver ; c'eſt un camarade que je te donne : tu peux faire avec lui la converſation, car non ſeulement il parle, mais il répond juſte. L'oiſeau dans ce moment battit des aîles, vola ſur mon épaule, & me dit : Bon jour, ma chere petite maitreſſe, baiſez votre Favori qui vous aime, & ſur le champ il ſe mit à ſiffler & à chanter. Je fus d'abord charmée de Favori, je le prens, je le careſſe, je le baiſe, je lui parle, il me répond, enfin il faiſoit tout mon plaiſir.

La beauté & la gentilleſſe deFavori firent peu d'impreſſion à Hermiphile, elle m'écouta froidement lui vanter ſes agrémens ; puis elle me répondit : Il faut bien peu de choſe pour vous amuſer! Que vous êtes encore enfant ! Et que je crains bien que vous ne ceſſiez jamais de l'être ! Elle vit mon étonnement à ce diſcours, dont je ne comprenois pas toute la force. Soyez moins ſurpriſe, continua-t-elle, de ce que je vous dis. Oui, il eſt des perſonnes qui vieilliſſent impunément, & qui ceſſent de vivre ſans avoir joüi des avantages de l'humanité : Je m'explique, Sophilette. Des hommes à qui

qui la nature a refusé cette divine lumiere qui les rend capables de penser, de réfléchir, d'entendre & de juger des choses qui demandent du raisonnement & de l'intelligence.

Je me sentis humiliée de ce discours ; il m'indisposa contre la Centauresse, bien plus que tout ce qu'elle avoit tenté pour me séduire. J'étois accoutumée, & par elle-même a être loüée ; de trop dures verités, & pour tant si utiles à la jeunesse, me révoltoient. Effet dangereux de la flatterie ! Pleine de dépit je quittai Hermiphile, & j'allai avec Favori me renfermer dans ma chambre.

Lorſque je fus ſeule, je ne pus retenir les larmes que ma vanité bleſſée fit couler; je reſtai longtems comme immobile. Cette ſorte d'inaction me jetta dans l'aſſoupiſſement; je me mis ſur mon lit: Favori qui paroiſſoit attentif à tous mes mouvemens vint me trouver, il ſembloit n'oſer ni me parler, ni me careſſer. Mais il ſe plaça ſur ma poitrine, préciſément à l'endroit où étoit ma petite plaque. A peine ſon corps eut-il poſé deſſus, qu'un coup de tonnerre affreux ſembla aller foudroyer le monde; l'oiſeau avec un cri terrible fuit & s'envole par ma fenêtre qui étoit ouverte.

Interdite & tremblante, je m'écriai : Hermiphile, voilà encore un de tes piéges ! Eh bien ! Le précieux don de Candide a ſçu me le faire connoître, & vient encore de me faire triompher de toi. Dans le moment que je réfléchiſſois à cette avanture, j'entendis Hermiphile m'appeller, car elle étoit reſtée, quoique je l'euſſe quittée bruſquement, & que mon pere & ma mere ne fuſſent pas dans la maiſon. Voyons, dis-je, ce que me veut cette cruelle ennemie de l'innocence & de la vertu. Je deſcends : je vois Hermiphile avec le viſage pâle, & les regards troublés. Sophilette ;

me dit-elle d'un ton terrible, il n'eſt qu'un moyen pour vous ſauver de mon juſte reſſentiment; c'eſt de vous repentir des trahiſons que vous me faites; de tout m'avoüer, & de me remettre ce dont on vous a armé contre moi; ce moment vient de m'inſtruire. Parlez; je n'ai rien à vous dire, lui répondis-je d'un air aſſuré. Songez-y bien, reprit-elle; craignez, ingrate, que votre diſſimulation ne porte ma colere aux derniers excès.

Je me trouvai dans cet inſtant un courage inſpiré par les Dieux. Allez, lui dis-je, le Ciel ne permettra pas que vous executiez vos mauvais

desseins, il protége l'innocence : Retirez-vous, laissez-nous en paix, je ne veux plus vous voir. Je me retire, me repliqua la Centauresse, mais vous sçaurez bientôt, ingrate, si l'on m'outrage sans en recevoir la punition. Oui, je vais faire languir votre pere & votre mere dans les plus cruels tourmens ; vos troupeaux dépériront, vos champs perdront leur fécondité, & vous même périrez misérablement après avoir vû tous ces malheurs. En disant ces mots la furieuse Hermiphile sortit.

Ces menaces terribles me firent frémir d'effroi, non pour moi, je sçavois par trop

d'expérience que je n'avois rien à craindre du pouvoir de la Centaureſſe : Mais je tremblai pour un pere & pour une mere qui méritoient bien la tendreſſe extrême que j'avois pour eux. C'eſt à Candide, m'écriai-je, à qui je dois avoir recours ! La vertu de mon pere & de ma mere, & leur piété leur rendront les Dieux favorables. Le lendemain dès qu'il fut jour, je courus au Temple de Diane. Candide m'écouta avec ce ſouris tranquille, qu'excite le mépris des menaces qu'on eſt aſſuré de rendre vaines. Ma chere Sophilette, me ditelle, ne craignez rien des fureurs de la Centaureſſe. Si

les troupeaux de votre pere deviennent languiſſans, prenez la plaque que je vous ai donné ; vous la trouverez percée ; attachez-la à un fil, enſuite trempez la dans l'eau qui doit faire la boiſſon de tous vos animaux ; ſur le champ ils ſeront ſains. Si votre pere & votre mere ſont attaqués de quelques accidens, frotez l'endroit affligé avec votre plaque ; une prompte guériſon ſuccedera à la maladie. Pour vous, Sophilette, ſi la Centaureſſe veut encore vous tendre de nouveaux piéges, ou vous faire quelque violence, elle en ſera punie d'une maniere à faire trembler ceux qui

comme elle veulent corrompre & persécuter la vertu. Rassurée , je revins chez mon pere le cœur rempli de la plus vive reconnoissance des bontés de Candide.

Quelques jours après nos Bergers vinrent avertir mon pere , que généralement tous ses troupeaux étoient malades & languissans. Mon pere étoit un des meilleurs , & un des plus entendus Pasteurs de la Contrée ; il courut à ses troupeaux , je le suivis. Nous trouvâmes tous ces pauvres animaux couchés & étendus sur la terre ; ils ne mangeoient plus , ils sembloient tous aller mourir. Je vois mon pere triste & abattu de ce

malheur ; je m'approche de lui ; mon pere, lui dis-je, ne vous affligez pas ; les Dieux ſont juſtes, ils vous protégeront ; vos beſtiaux reprendront bientôt leur premiere vigueur. Je le quitte, je cours à l'endroit où étoit l'eau que tous ces animaux devoient boire, j'y trempe ma plaque, ils viennent chercher l'eau ſalutaire, ils en boivent, auſſitôt on les entend ruminer, mugir, & beler comme à leur ordinaire. Enfin dans un inſtant ils ſont tous gais, & ſe portent bien. Mon pere émerveillé de cet eſpece de miracle ne doute point que Pan ne le protége, il ſe proſterne, remercie ce Dieu,

lui voüe une génisse qu'il promet de lui sacrifier par mes innocentes mains ; il se releve, ensuite il me prend dans ses bras, & me dit, ma fille, c'est à ta confiance pour les Dieux que je dois leurs bontés, & ta confiance qui est l'effet de ton amour pour eux, t'assure un avenir fortuné. Ah ! Ma chere Sophilette, que je suis heureux ! Ta vertu ne me laisse rien à desirer.

Nous reprîmes le chemin du Hameau : Mais nouveau sujet d'affliction ! Nous trouvâmes ma mere percluë de tout son corps, & souffrant des douleurs inconcevables ; je m'approche d'elle, je vais,

lui dis je, vous ſoulager, & en même tems je la frote, ayant ma petite plaque cachée dans le creux de ma main. Je ne la porte nul part que la guériſon ne s'en ſuive. Mon pere & ma mere tous deux étonnés attribuent un tel ſuccès à mon zele & à ma pieté.

Hermiphile inſtruite par l'avanture de l'oiſeau que je portois quelque choſe ſur ma poitrine, qui avoit un pouvoir ſupérieur au ſien, forma le projet de ſe rendre maitreſſe de ma perſonne pour le devenir de ce que je poſſedois; elle ſe flattoit de me mettre ſans défenſe contre elle. Dans cette vûe elle cher-

choit l'occaſion de me ſurprendre, elle la trouva favorable.

Je traverſois ſeule une prairie pour aller aux troupeaux de mon pere ; Hermiphile me joignit. Sa préſence & la fureur qui éclatoit dans ſes yeux ne me cauſerent aucun effroi. Laiſſez-moi, lui dis-je, d'un air doux, mais aſſuré ; craignez la vangeance des Dieux irrités contre vous. Je vous dois de l'amitié & de la reconnoiſſance, non jamais je ne vous haïrai ; cependant je ne veux plus vous voir. Eh bien ! me repliqua-t-elle, tu me vois pour la derniere fois. Tremble, ce jour eſt le ſeul qui te reſte.

En diſant ces mots elle m'enleve dans ſes bras ; j'implore l'aſſiſtance des Dieux, mes cris ſont vains. Hermiphile me porte ſur un petit rocher, dont le pied étoit moüillé par les eaux du Penée.

Je ſçai, perfide, me dit-elle, l'endroit où trouver ce que vous m'avez ſi ſoigneuſement caché. Vous ne deviez pas au hazard cet oiſeau qui faiſoit tout votre plaiſir ; il m'a inſtruit. Je vais donc vous arracher les armes qu'on vous avoit données pour vous défendre contre moi. Dénuée de ce ſecours, vous allez être en proie à mon juſte reſſentiment. Tremble, ingrate, ajoûta-t-elle ; frémis

des maux que je vais te faire ſouffrir. A l'inſtant elle déchire ma tunique, la plaque tombe, Hermiphile la ſaiſit. Mais, ô prodige étonnant! A peine l'a-t-elle touchée, qu'elle fait des cris épouvantables; ſa main qui échappe la plaque paroît embraſée: ſes cris ſe font entendre juſques aux cieux; le feu gagne, le bras ſe conſume, l'épaule brûle, le feu ſe communique au corps, il n'eſt plus que flammes. Son déſeſpoir termina ce ſpectacle terrible; elle ſe précipita du rocher dans le Fleuve; je la perdis d'abord de vûe, mais il vint ſur la ſurface de l'eau des bluetes de feu qui ne diſ-

parurent, que lorſque cette malheureuſe femme fut ſans doute conſumée.

Je n'avois pû être témoin d'un ſi funeſte événement ſans un effroi mortel ; j'en étois la cauſe innocente, il eſt vrai ; mais j'en étois la cauſe. C'étoit moi qui avois attiré à Hermiphile une ſi cruelle fin ; je fus attendrie, je me reprochai ſa mort, je lui donnai des larmes, je la plaignis ; enfin après avoir reſté quelques momens comme immobile, je deſcendis le rocher, & ſur le champ j'allai faire à Candide ce triſte récit. Voici ces propres paroles.

C'eſt ainſi, Sophilette,

que les méchans périssent par les justes décrets des immortels, & ce sont ces mêmes immortels qui ont en vous protégé la vertu : Oubliez Hermiphile, & cessez de donner des larmes à la mort d'une femme, dont la vie a été criminelle. Soyez tranquille, & rendez-moi la plaque je vous ai donnée, elle ne vous est plus d'aucune utilité; allez, & publiez le sort funeste d'Hermiphile ; que tout le monde soit instruit qu'on n'a plus à redouter les effets de son dangereux pouvoir.

Je quittai Candide, je revins à la maison paternelle, où l'on étoit en larmes ; quelqu'un

qu'un avoit rapporté que la Centaureſſe m'avoit enlevée, & qu'on m'avoit entendüe faire des cris perçans. Ma préſence fut un moment d'allégreſſe pour mon pere & ma mere ; ils me ſerroient dans leurs bras en me faiſant mille queſtions, ſans me laiſſer le tems de leur répondre. Je fis enfin le récit du déſeſpoir d'Hermiphile, après avoir raconté tout ce que j'avois caché juſqu'à cet inſtant. On donna quelques loüanges à la maniere dont je m'étois conduite, mille bénédictions à Candide, & tout le Hameau fit des feux de joie.

Trois mois après l'Hidimés vint pour recüeillir la

ſucceſſion d'un oncle. Mon pere lui fut utile, & conçut d'abord pour lui une amitié qui fut bientôt ſuivie d'une eſtime particuliere. L'Hidimès fréquentoit ſouvent le logis; il avoit vingt-ſix ans, il étoit bienfait de ſa perſonne, ſa phiſionomie étoit douce, ſon eſprit inſinuant, & il avoit un air de ſageſſe que ſa conduite ne démentoit point. J'étois jeune, l'Hidimès n'aimoit rien; il me voyoit tous les jours, ainſi il ne falloit pas être plus aimable qu'un autre pour lui plaire. Je lui plûs; il me rendoit mille petits ſoins, ſes attentions à aller au devant de tout ce qui pouvoit me

faire plaiſir, étoient continuelles.

Mon pere & ma mere qui voyoient dans un excellent ſujet un parti très-riche, remarquoient avec ſatisfaction ſon penchant pour moi, & me vantoient tous les jours ſon mérite. Le bien qu'ils m'en diſoient me faiſoit plaiſir, & celui que j'avois à le voir & à l'entendre me dire des choſes obligeantes, me faiſoient croire ſimplement que je le regardois comme un frere qui auroit mérité toute mon amitié. J'ignorois ce qu'un ſentiment plus vif peut cauſer d'émotion & de trouble dans un cœur. Cette ignorance manqua à per-

dre l'Hidimès dans mon esprit. Je dois pour excuser une innocence, dont j'ai bien eu honte depuis, vous faire tous souvenir, mes enfans, que j'étois plus jeune encore que vous ne l'êtes, puisque je n'avois pas encore seize ans. Je n'avois jamais fréquenté que ma Tante Candide & la Centauresse, qui toutes deux, ainsi que mon pere & ma mere ne m'avoient jamais entretenüe de ce qu'on appelle amour. J'ignorois donc ce que c'étoit que l'amour, & sans le sçavoir, ni le soupçonner, l'Hidimès m'inspira celui que je conserve encore pour lui.

Il y avoit dans notre voi-

ſinage un très-riche Paſteur ; ſa maiſon étoit à peu de diſtance de la nôtre. Ce Paſteur avoit une fille d'environ vingt-deux ans, elle étoit très-belle, ſpirituelle, inſinuante & adroite. Née avec le cœur tendre, elle ſe laiſſoit aller facilement au plaiſir d'aimer ; elle m'avoit toujours regardée comme un enfant qu'elle n'avoit pas daigné accüeillir, ainſi nous n'avions enſemble aucune liaiſon. L'arrivée de l'Hidimès qui lui plut dès qu'elle le vit, la détermina à me faire des avances d'amitié, auſquelles je répondis d'une maniere propre à l'attirer chez mon pere. Enfin nous fûmes d'a-

bord amies. Les expériences qu'elle avoit fait du trouble que jette dans un cœur un amour naissant, ne lui permirent pas de douter de ce qu'elle sentoit en faveur de l'Hidimès, & l'affranchirent bientôt de cette heureuse modestie, que les filles bien nées doivent toujours conserver comme le soutien de leur sagesse. Le pere de Dorimene, c'étoit le nom de cette fille, forma de son côté le dessein de faire son gendre de l'Hidimès. Il l'attira chez lui; les manieres de Dorimene n'étoient pas propres à le rebuter, & l'Hidimès étoit trop poli pour payer d'incivilité les témoi-

gnages d'amitié qu'il recevoit & du pere & de la fille.

Dorimene moins pour voir l'Hidimès plus ſouvent, car il ne paſſoit pas un jour ſans aller chez ſon pere, que pour juger par ſes yeux des diſpoſitions de nos cœurs, venoit tous les jours & à tous les momens au logis. Il n'y avoit ſortes d'agaceries qu'elle ne fit à l'Hidimès; ſa gaieté & les choſes plaiſantes qu'elle diſoit, jointes à ſa beauté, la rendoient ſi charmante, qu'elle m'eut paru une ennemie redoutable ſi j'avois ſçu ce que c'étoit que d'aimer & de plaire. L'Hidimès qui vouloit découvrir quels étoient mes ſentimens pour lui, paroiſ-

ſoit aſſez empreſſé auprès de Dorimene ; il lui diſoit en ma préſence, combien il la trouvoit aimable ; cela ne me fit d'abord aucune peine : je riois quand ils badinoient enſemble, je badinois auſſi, je joüois avec eux à de petits jeux, & j'étois charmée, quand je faiſois quelque niche à l'Hidimès. Mais quand à propos de ces mêmes jeux, il me diſoit quelques mots obligeants qu'il accompagnoit toujours d'un air ſérieux & timide, je ſentois une émotion vive qui me cauſoit un extrême embarras, & me faiſoit rougir.

De cette ſituation ſur laquelle je ne réfléchiſſois pas

encore, je tombai dans une autre qui me donna à penſer. Je devins rêveuſe, je dormois moins qu'à mon ordinaire, j'avois toujours l'Hidimès préſent à l'eſprit, je ſentois une impatience inquiette quand il tardoit à venir chez mon pere : lorſqu'il y étoit avec Dorimene, je trouvois mauvais les mêmes choſes qui m'avoient d'abord réjouie ; je ne voulois plus joüer avec eux, je les bruſquois, enfin je devins chagrine. Je ne vis plus Dorimene avec les mêmes yeux, elle commença à me déplaire ; elle m'étoit à charge ; j'aurois voulu qu'elle ne fût plus venüe chez mon pere, & pour

l'en éloigner ( ſans ſçavoir pourquoi ) je lui faiſois ſouvent des malhonnêtetés.

L'Hidimès s'apperçut avec plaiſir de ce changement en moi ; il ſe flatta que je ne le haïſſois pas : cette douce idée pour lui, fut bientôt détruite par tout ce que je fis dans la ſuite.

Je vais vous faire rire, mes enfans ; car quoique vous ſoyez toutes bien élevées & vertueuſes, vous n'êtes pas de la ſimplicité dont j'étois ; mais je conſens à vous faire rire aux dépens de ma naiveté. Je puis néanmoins lui donner une excuſe : l'éducation que j'avois reçûe d'Hermiphile, le ſouvenir

encore recent des prodiges que je lui avois vû opérer, tout me faiſoit rapporter à la Magie, ce qui par ſa nouveauté me frappoit d'étonnement.

Tous les jours je devenois plus rêveuſe & plus chagrine; la nuit ainſi que le jour, j'étois agitée d'inquiétude, & toujours occupée de l'Hidimès : je ne pouvois plus ſoûtenir ſa préſence, encore moins ſes regards, ils me cauſoient un trouble extrême, & ce trouble augmentoit juſqu'à m'ôter la liberté de lui répondre lorſqu'il me parloit. Je rougiſſois ſeulement, je pâliſſois, & je baiſſois les yeux avec un embar-

ras qui me causoit un dépit sensible.

Je commençai à m'inquiéter de cette situation, cette inquiétude acheva de m'ôter le sommeil. Je me demandois à moi-même pourquoi je ne dormois plus, pourquoi j'étois triste & rêveuse, pourquoi je versois des larmes sans avoir sujet de pleurer, pourquoi enfin je sentois le trouble qui m'agitoit. L'Hidimès me devint suspect. Mais, me disois-je, si ce Pasteur étoit Magicien? S'il m'avoit enchantée? Tout ce que je sens ne peut être naturel, & je ne puis en accuser que l'Hidimès. J'étois tranquille avant qu'il vînt

dans notre Hameau, & depuis ſon arrivée je ne ſuis plus la même ; ſon idée me ſuit partout, ſa préſence me trouble, ſon abſence m'inquiéte ; je veux le fuir, je le cherche, je le crains enfin, & cette crainte ne m'aſſure que trop, que le cruel eſt Magicien. Dieux, qui m'avez déja défendu contre Hermiphile, ayez pitié de moi, je vous implore.

Occupée de ces réflexions & des craintes qu'elles me cauſoient, j'allai un jour dans le verger de mon pere ; je vis en y entrant l'Hidimès aſſis au pied d'un gros pommier. Je m'arrêtai tout court ; je voulus fuir, & je reſtai mal-

gré moi. Je l'entendis qui parloit ſeul ; j'approchai en tremblant ; j'écoute : Voici ce qui frappa mon oreille. Tu craignois, l'Hidimès, de ne pouvoir faire perdre à Sophilette ſa tranquillité. Tu craignois de ne pouvoir triompher d'un cœur ſi innocent & ſi pur. Eh bien ! raſſure-toi : Joüis avec plaiſir d'une victoire que te devoit le Dieu à qui tu ſacrifies ta liberté. Oui, la ſituation où tu vois Sophilette depuis quelques jours t'inſtruit que tu as réuſſi .L'Hidimés ſe tut après ces mots, & moi, ſans vouloir en entendre davantage, trop certaine qu'il étoit Magicien, je ſortis du

verger ſaiſie de frayeur & de crainte ; & je courus comme une inſenſée me renfermer.

Mes ſoupçons n'étoient que trop véritables, m'écriai-je, éperduë, tremblante, & verſant un torrent de larmes. L'Hidimès eſt Magicien ; je n'en ſçaurois plus douter, je viens de l'apprendre de ſa bouche même. Le méchant ſe félicite de m'avoir ôté le repos. Helas ! il ne s'en tiendra pas là. Il eſt content, dit-il, de me ſçavoir dans l'état où ſes charmes m'ont réduite. Eh, que lui ai-je fait ! Le ſcélérat appelle un Dieu, celui qui lui donne le pouvoir de me tourmenter. Mais allons trouver

Candide, qu'elle me délivre, & qu'elle me vange de ce déteſtable Paſteur, comme elle a fait d'Hermiphile. Allons lui raconter l'état où je me trouve; qu'elle oppoſe ſon divin pouvoir au pouvoir criminel de l'Hidimès. Qu'elle ſera touchée quand elle apprendra mon malheur! Je partis ſur le champ ſans que perſonne me vît ſortir; j'allai au Temple de Diane, mais que je fus affligée lorſque j'appris que ma Tante étoit malade, & que je ne pourrois la voir de quelque tems.

L'inquiétude que me donnoit la maladie de Candide, & le beſoin que je croyois

avoir de ſon ſecours, en renouvellant ma tendreſſe pour elle, redoubla mon trouble & mes agitations. Je ſuis perduë, m'écriai-je! Me voilà à la merci du cruel l'Hidimès! Il triomphe en effet, je ne puis rien contre ſes charmes. Helas! Il peut s'il le veut, me rendre encore plus malheureuſe. Peut-être veut-il me faire ſouffrir de nouvelles peines. Pourquoi faut-il que je ne puiſſe voir ma Tante! Elle étoit toute mon eſpérance. Mais au moins juſqu'au moment où je pourrai lui apprendre mon malheur, fuyons l'Hidimès, auſſi-bien je ſens que je ne pourrois ſans un trouble extrême ſou-

tenir ſa vûe ; je tremble ſeulement en prononçant ſon nom , & je ſens mon cœur palpiter en penſant à lui. Cependant, reprenois-je , il ne faut pas l'irriter , je ſuis ſans défenſe contre lui. Ah , que Candide devoit bien me laiſſer ma petite plaque ! L'Hidimès confondu en ſentiroit bientôt les effets.

Après toutes ces extravagantes réflexions que je croyois bien ſages , je réſolus de cacher mon malheur à mon pere & à ma mere , juſqu'à ce que j'euſſe vû Candide. Oui , taiſons - nous , me dis - je à moi - même ; feignons avec l'Hidimès, toutefois en l'évitant le plus

qu'il me sera possible. Cette réflexion augmenta encore le désordre de mon ame ; il m'en coûtoit des efforts inconcevables pour vaincre le desir que je sentois de voir l'Hidimès ; cependant quand il arrivoit chez mon pere, j'allois me renfermer : vingt fois j'ouvrois la porte de ma chambre pour courir où je l'entendois, & après avoir bien combattu contre le mouvement impatient qui m'excitoit à y voler, je refermois ma porte avec un dépit qui m'arrachoit des larmes. Mais je ne pouvois m'empêcher de donner toute mon attention à écouter ce qu'il disoit; chaque mot qu'-

il prononçoit me causoit un nouveau trouble. Quelquefois aussi entraînée malgré moi, je sortois de ma chambre ; j'entrois avec un air inquiet dans celle où il étoit ; j'y restois un moment, & puis je retournois bien vîte dans la mienne, où je me désesperois de mon malheur.

L'Hidimès ne tarda pas à s'appercevoir d'un changement si marqué. Comme il avoit pour moi une véritable passion, il en fut sensiblement touché ; il redoubla ses empressemens à me chercher, & moi je redoublai mon attention à l'éviter. Mon pere à qui il ne s'étoit point encore déclaré, mais

qui voyoit bien la forte inclination qu'il avoit pour moi, lui laiſſoit depuis quelque tems une honnête liberté dans la maiſon ; néanmoins il ne m'avoit jamais trouvé ſeule ; ainſi il n'avoit point eu encore l'occaſion de m'entretenir de ſes ſentimens, & le ſoin que je prenois de le fuir la lui déroboit toujours. Il penſa avec douleur qu'il s'étoit abuſé, il crut au contraire que j'avois pris pour lui de l'averſion.

Cette penſée rendit l'Hidimès triſte, rêveur, timide avec moi, & toujours embarraſſé. J'attribuai ce changement au repentir qu'il pouvoit avoir de l'état où il m'a-

voit réduite. Car, disois-je, il y a bien de la méchanceté à lui de me faire sentir le pouvoir de ses charmes; je ne me suis point attiré sa colere; je ne lui ai jamais fait de mal; je l'aimois, & sans sa trahison je l'aimerois encore. Mais que je le haïs à présent! Son nom seul me fait pâlir d'effroi. Ces réflexions me donnerent la douce espérance, qu'il me guériroit bientôt; mon espérance fut vaine, j'étois de plus en plus agitée de mille inquiétudes & d'un trouble qui me jettoit dans une étrange situation.

Je me souvins un jour de ce que m'avoit dit ce phantôme, que sous la figure d'u-

ne jeune perſonne, Hermiphile avoit fait trois fois paroître à mes yeux. Je me rappellai ſes propres paroles : *Fuis les hommes, Sophilette, ils ſont tous méchans & trompeurs.* Je penſai que la Centaureſſe qui alors m'aimoit avec tendreſſe, m'avertiſſoit d'une maniere fine de ce que j'avois à craindre. Elle avoit raiſon, m'écriai-je : Elle connoiſſoit bien les hommes. De cette réflexion je paſſai à une autre. L'Hidimès & Hermiphile, me dis-je, tous deux Magiciens, étoient peut-être amis L'Hidimès vange peut-être ſur moi la mort terrible de la Centaureſſe. Ah, n'en doutons point! Oui,

voilà le ſujet qui détermine le perfide à me tourmenter. Mais Candide peut me délivrer des peines que j'endure, & punir mon ennemi. Allons la trouver : Je retournai au Temple de Diane, où j'eus le chagrin d'apprendre que ma Tante étoit encore malade.

Tandis que je m'agitois nuit & jour, l'Hidimès cherchoit le moment de m'entretenir ſans témoin ; il le cherchoit avec trop de ſoin pour ne pas le trouver. Il me ſuivit un après-dîner que j'allois aux troupeaux de mon pere. A peine étois-je dans la campagne, qu'il me joignit ; mon effroi fut mortel,

je

je me crus perdue ; je reſtai immobile & tremblante : vainement je voulus lui échapper, je ne pus fuir, & ma frayeur augmentant encore au premier mot qu'il voulut me dire, je m'écriai : Ah, Candide, ayez pitié de moi ! Priez la Déeſſe Diane de prendre ma défenſe contre cet ennemi. Qu'elle me ſauve du pouvoir de ſon art : Qu'elle me délivre de ſa pourſuite. Jugez, mes enfans, quelle put être la douleur de l'Hidimès en me voyant d'abord ſaiſie & tremblante d'effroi. Mais ſa douleur céda bientôt à une ſurpriſe inexprimable. Quoi ! s'écria-t-il avec tranſport, vous im-

plorez l'aſſiſtance des Dieux contre moi ! Eh, que vous ai-je fait, Sophilette ! Tu ne le ſçais que trop, repartis-je, & je n'ignore pas l'art que tu as employé pour réuſſir dans tes cruels deſſeins ; mais avec le ſecours de ma Tante, je triompherai à mon tour. Va, tu es plus méchant que ne le fut jamais Hermiphile. En achevant ces mots, je pris la fuite ſans donner à l'Hidimès le tems de me répondre.

Je regagnois le Hameau à grands pas, lorſque Dorimene ſe trouva vis-à-vis de moi. Qu'avez-vous, Sophilette, me dit-elle, en m'arrêtant ? Qui peut vous cauſer le trouble où je vous vois ? Que

vous eſt-il arrivé ? Je ſuis trop effrayée, lui dis-je, pour vous entendre & pour vous parler; laiſſez-moi fuir. Et qui fuiez-vous, reprit Dorimene ? Je fuis l'Hidimès, lui répondis-je. L'Hidimès ! Que vous a-t-il donc fait, me demanda-t-elle vivement ? Ce qu'il m'a fait, repliquai-je ! Ah, que je ſuis à plaindre ! Pourquoi faut-il que mon malheur l'ait amené dans notre Hameau ! Vous ſçavez, Dorimene, continuai-je, ce que mon pere a fait pour ce Paſteur. Eh bien, apprenez quelle en eſt la reconnoiſſance. Il me fait éprouver les cruels effets de la plus noire Magie.

Oui, il m'a enchantée, oui, le cruel ami de la Centaureſſe vange ſa mort. Que dites-vous, reprit Dorimene! Je dis, repartis je, que l'Hidimès eſt Magicien. Magicien, s'écria-t-elle! Oui, lui dis-je, oui, Magicien; c'eſt de lui-même que je le ſçai. Oui, ſans qu'il me vît, je l'ai entendu s'applaudir d'être de tous les hommes le plus criminel & le plus méchant. Oui, je l'ai entendu s'applaudir de l'état où ſes charmes m'ont réduite. De grace, Sophilette, me dit Dorimene, développez-moi ce myſtere, je vous en conjure.

Je lui racontai naïvement out ce que vous venez d'en-

tendre. C'eſt-à-dire, que je lui appris, croyant lui prouver que l'Hidimès étoit Magicien, que nous reſſentions réciproquement la plus vive tendreſſe. La ſienne étoit trop forte, & lui étoit trop connue pour n'être pas ſenſiblement touchée de ce qu'elle apprenoit. Mais la découverte qu'elle faiſoit en même tems de la ſimplicité de mon eſprit, lui permit quelque eſpérance, & lui fit prendre un parti qui va vous faire connoître quelle étoit Dorimene.

Que je ſuis fâchée, ma chere Sophilette, me dit-elle, de la ſituation où vous met l'Hidimès. Je ſouffre

ſincerement en apprenant tout ce que vous ſentez, & je vous jure en verité que je donnerois de mon ſang,pour que vous fuſſiez telle que vous étiez avant d'avoir vû ce Paſteur. Je tremble qu'il n'acheve ce qu'il n'a que trop bien commencé : ce que vous venez de me dire, m'anime contre lui du plus vif reſſentiment. Je le croyois tout autre ; le perfide m'a trompée, j'étois ſéduite par de fauſſes apparences. Ah ! ma chere Sophilette, que les hommes ſont méchans ! Hermiphile vous donnoit un avis bien ſage, en vous avertiſſant de vous en défier. Heureux qui peut être éloigné de

leur commerce ! A combien de dangers ſommes-nous expoſées ! Pourquoi à votre âge ne me ſuis-je pas miſe dans ce doux & paiſible azile des Prêtreſſes de Diane ; mon pere alors avoit ma mere pour le conſoler de ma perte. Ma tante Candide, lui dis-je, m'avoit donné des armes contre Hermiphile ; elle m'en donneroit encore contre le cruel Hidimès, ſi je pouvois la voir & l'inſtruire de mon malheur ; mais que je crains qu'elle ne recouvre ſa ſanté trop tard. Tous les jours je deviens plus à plaindre ; des mouvemens qui me ſont inconnus m'agitent ſans ceſſe, & vainement j'implo-

re le ſecours de la puiſſante Diane.

En parlant à Dorimene, j'avois les yeux attachés du côté par où l'Hidimès pouvoit revenir au Hameau: je le vis de loin, il avançoit vers nous. Sauvez-vous, Dorimene, m'écriai-je. Le cruel l'Hidimès approche, craignez qu'il ne vous faſſe ſentir les effets de ſon art. Je ne ſçai ſi je fus entendue de Dorimene, car je n'avois pas achevé ces mots, que j'étois déja bien loin; auſſi arrivai-je hors d'haleine chez mon pere. Je me retirai d'abord dans ma chambre, où je m'abandonnai à un déſeſpoir, dont plus d'une fois j'ai ri depuis

puis. Eh! comment n'aurois-je pas éprouvé la plus cruelle ſituation, ayant l'eſprit frappé que l'Hidimès étoit Magicien? Son nom ſortoit à tous les inſtans de ma bouche; je le menaçois de la colere des Dieux; je leur demandois de le punir: puis je les priois de lui pardonner; je lui reprochois les maux qu'il me faiſoit ſouffrir, je l'appellois ingrat, perfide, barbare, enfin je l'accablois d'injures.

Au milieu de mes differentes penſées, le Temple de Diane, dont Dorimene m'avoit ſi finement parlé; ſe préſenta à mon eſprit troublé. C'eſt avec raiſon, m'é-

criai-je, que Dorimene regarde ce Temple ſacré, comme un azile aſſuré contre les pieges, que la malice ou la méchanceté des hommes peuvent tendre à la vertu, ou au repos de nos jours. C'eſt-là que l'on ne craint rien, c'eſt-là que l'on mene une vie innocente & tranquille. Eh bien ! dis-je avec chaleur, & dans mon premier mouvement; allons nous y jetter, Candide m'y recevra avec plaiſir.

Tandis que je formois le deſſein de me conſacrer au culte de Diane, la ruſée Dorimene étoit occupée à fortifier l'Hidimès dans l'erreur où je venois de le jetter. Lorſ-

que j'eus pris la fuite en le voyant avancer, elle l'attendit. Que vous êtes ſimple, lui dit-elle ! Pourquoi cet air abattu ? Pourquoi être ſi affligé ? Devez-vous être ſi touché des rigueurs d'une jeune inſenſée ? Faites-vous violence, ſurmontez une tendreſſe qui ſeroit mieux récompenſée, ſi une autre que Sophilette en étoit l'objet. Mais, ajoûta-t-elle en ſoupirant, un cœur tendre & ſincere ſe voit toujours préferer des cœurs ingrats qui ne le vangent que trop bien ! L'Hidimès haï ! . . . . . . Qui pourroit le croire ? . . . Non, je ne puis le comprendre au moment même où je n'en puis douter.

C'étoit donc de la haine que Sophilette a pour moi, dit alors l'Hidimès, qu'elle vous entretenoit, quand de loin je l'ai vûe qui vous parloit ? Votre ſoin à la chercher, lui répondit Dorimene, & votre empreſſement pour elle, l'ont trop irritée, pour qu'elle ait pû me cacher l'éloignement extrême qu'elle a pour votre recherche. Quelle étoit mon erreur, s'écria douloureuſement l'Hidimès ! Je me croyois aimé ! Je ſuis haï ! Mais, reprit-il après un moment de ſilence, de quel art, de quel cruel deſſein a t'elle voulu me parler ? Pourquoi m'appeller ſon ennemi ?

Pourquoi a-t-elle imploré l'aſſiſtance de Diane contre moi ? Pourquoi enfin m'a-t-elle reproché d'être plus méchant que ne le fut jamais la Centaureſſe ? Parlez, ma chere Dorimene, l'excès de ma douleur merite votre pitié. L'aimer, & n'avoir pu lui plaire, ſont vos crimes, répondit-elle. Voilà pourquoi Sophilette qui regarde votre recherche comme une perſécution, vient de vous reprocher d'avoir de cruels deſſeins contre elle. Elle eſt indignée de tout ce que vous faites pour mettre dans vos interêts ſon pere & ſa mere. La protection que Diane lui a accordée contre Hermiphi-

le, la perſuade que cette Déeſſe la ſauvera de l'horreur d'être à vous; c'eſt tout ce qu'elle demande. Eh bien! repartit l'Hidimès, ſans le ſecours de Diane, l'ingrate obtiendra ce que ſon cœur deſire. Non, je ne la verrai plus, dûſſai-je en mourir de douleur. Quoi! Me menacer de la colere des Dieux, parceque je l'aime, ou plutôt parcequ'elle me haït! L'inhumaine! Oui, c'en eſt fait, je vais m'éloigner pour jamais du Hameau qu'elle habite. Puiſſe-t-elle un jour éprouver la douleur mortelle d'aimer & d'être odieuſe à l'objet de ſon amour! Puiſſai-je le ſçavoir! Mais non, So-

philette ne connoîtra jamais ce tourment.

La résolution que venoit de prendre l'Hidimès, fit trembler Dorimene. Ah! l'Hidimès, s'écria-t-elle, seriez-vous assez cruel pour quitter notre Hameau? Si Sophilette vous hait, il en est d'autres qui ne vous haïssent pas: changez d'objet, & vous serez bientôt heureux. Changer d'objet, reprit l'Hidimès! Eh, le puis-je! Non, je le jure, je n'aimerai jamais, si je puis cesser d'adorer l'ingrate Sophilette. Mais laissez-moi la fuir, je veux lui épargner l'horreur que ma présence lui cause. Que voulez-vous faire, reprit Do-

rimene ? Croyez - vous être le maître de fuir ? Ah, que vous vous connoiſſez peu vous-même ! Helas ! Je ne vois que trop combien vous vous abuſez. Partez, vous reviendrez bientôt vous livrer à la haine & aux mépris de Sophilette. Dorimene ſe tut, & tous deux également agités garderent quelques momens le ſilence. Reſtez dans notre Hameau, reprit Dorimene, mais oubliez qui vous dédaigne. L'Hidimès convaincu de ma haine, jura qu'il ne me verroit jamais. Dorimene partagée entre la crainte & l'eſpérance le ramena avec elle.

Le jour tomboit, Dori-

mene vint au logis ; elle frappa à la porte de ma chambre : je crus que c'étoit l'Hidimès, lui qui n'avoit jamais encore osé hazarder cette liberté. L'idée que c'étoit lui me causa une émotion violente ; néanmoins je courus avec vivacité ouvrir ma porte. Je restai interdite, voyant que je m'étois trompée. Imaginez-vous quelle dut être la joie intérieure de Dorimene, en apprenant la résolution que je venois de prendre d'aller me jetter dans le Temple de Diane. Elle approuva mon dessein ; me loüa d'une si belle résolution, m'y fortifia avec adresse, envia le sort heureux de celles qui vi-

voient dans cet azile, & m'en détailla tous les agrémens, en oppoſant aux douceurs de cette vie tranquille les peines & les inquiétudes continuelles, dont on étoit toujours agité dans le monde. Elle voyoit avec un plaiſir malin celui que j'avois à l'écouter; le deſir de ſe défaire d'une Rivale aimée lui donnoit une éloquence qui me charmoit autant qu'elle me perſuadoit.

Demain, lui dis-je, je ne craindrai plus l'Hidimès; demain je ſerai délivrée de ſes enchantemens. Oui, j'irai demain me jetter dans les bras de ma tante; elle les détruira en un moment. Gar-

dez-vous bien, me dit Dorimene, d'inſtruire Candide de votre ſituation ; vous perdriez à ſes yeux tout le merite d'une action qui lui paroîtroit forcée ; votre gloire exige que tout le monde ignore le vrai motif qui vous conduit au Temple de Diane. C'eſt à la Déeſſe même à triompher dans votre perſonne du perfide l'Hidimès. Devenuë Prêtreſſe, vous ſerez vous-même, ainſi que Candide, au-deſſus de tout enchantement. Surtout, ma chere Sophilette, épargnez à votre pere & à votre mere la douleur que leur cauſeroit la connoiſſance de votre malheur ; votre démarche qui

leur coûtera d'abord quelques larmes, les affligeroit ſenſiblement, s'ils en connoiſſoient la véritable cauſe. De plus ſi vous êtes prudente, vous devez garder un profond ſecret : leur juſte reſſentiment, qu'ils ne pourroient diſſimuler, cauſeroit, n'en doutez pas, ou leur perte, ou leur ruine. Craignez pour eux l'Hidimès outragé.

Les raiſons que Dorimene me donnoit pour m'engager à me taire, me parurent excellentes ; mais celles que cette adroite fille avoit pour me parler ainſi, étoient encore meilleures. Comme toutes ſes eſpérances étoient fondées ſur mon erreur, elle

craignoit qu'un aveu de ma ſituation, fait à tout autre qu'à elle, ne m'en tirât. Je l'embraſſai avec amitié, je la remerciai de ſes ſages conſeils, & je lui fis promettre de m'accompagner le lendemain au Temple.

Il eſt aiſé de comprendre que Dorimene me quittoit l'ame bien ſatisfaite, elle n'avoit plus qu'un jour à me redouter. Avec quel plaiſir ne devoit-elle pas penſer que j'allois moi-même la débarraſſer d'une Rivale auſſi dangereuſe ! Je crois néanmoins qu'elle ne paſſa pas une nuit bien tranquille. Un moment pouvoit me déſabuſer. Pour moi j'étois dans une ſituation

cruelle ; la résolution que j'avois prise de me jetter dans le Temple des Prêtresses, devint chancelante : ensuite elle me fit trembler ; je sentois une répugnance dont je ne pouvois me rendre raison à moi-même. Je pleurois, je m'agitois, & mon désespoir augmentoit encore, dès que le Temple de Diane s'offroit à mon souvenir ; j'aurois voulu trouver un autre remede. J'étois d'autant plus étonnée de cette répugnance, que cent fois j'avois envié le sort de Candide, & que plus d'une fois je l'avois priée de me recevoir pour sa compagne : Je faisois un nouveau crime à l'Hidimès de ce subit éloi-

gnement que j'attribuois encore à l'effet de ſon art. C'eſt lui, diſois-je, qui m'empêche d'executer mon projet.

J'étois agitée de tous ces mouvemens, quand je vis entrer Dorimene dans ma chambre ; je crois que je lui portai un coup bien ſenſible ; je lui appris que je ne pouvois me réſoudre à me conſacrer au culte de Diane. Elle reſta une partie de la journée avec moi, occupée à me montrer le péril où je demeurois expoſée;à me rendre l'Hidimès odieux comme Magicien, & à combattre mes irréſolutions. Je l'écoutois avec une diſtraction qui la déſeſperoit ; je l'interrompois

à chaque mot, & à tous les momens je la quittois pour aller voir ſi l'Hidimès n'étoit point avec mon pere. Enfin, Dorimene me laiſſa; ſes inquiétudes ne pouvoient être que violentes, je venois de renverſer toutes ſes eſpérances; elle avoit tout à craindre, ſi l'Hidimès me parloit, ou ſi j'ouvrois mon cœur à quelqu'un.

Comme elle s'en retournoit, elle trouva l'Hidimès qui venoit au logis. Où allez-vous, lui dit-elle? Allez-vous chez Sophilette? Oui, lui répondit l'Hidimès; ma foibleſſe & le deſir de lui reprocher ſon injuſtice, m'y entraînent malgré moi. Eh

bien!

bien ! reprit Dorimene, allez. Sophilette ne vous traitera pas mieux qu'elle vous a traité hier ; ſa haine pour vous n'a pas diminué. Pour moi, je viens de la quitter impatientée des impertinens diſcours qu'elle tient de vous. Dorimene ſçut ſi bien le piquer, & me montrer à ſes yeux indigne de ſa tendreſſe, qu'elle le fit changer de deſſein ; mais dans la crainte qu'il ne revînt ſur ſes pas, ſi elle le laiſſoit libre, elle l'emmena chez ſon pere, où elle le garda tout le jour. Je ne vous dirai rien de tout ce qu'elle lui dit pour le forcer de renoncer à moi, ni toute l'adreſſe qu'elle employa pour

me voler un cœur dont il ne ſembloit que trop que je ne voulois point, & dont la perte ſans doute m'auroit coûté la vie.

La journée me parut d'autant plus longue, que je ne vis point l'Hidimès ; je la paſſai, ainſi que la nuit qui la ſuivit, dans une ſituation digne de pitié, quoiqu'en effet elle eût été riſible pour qui m'auroit vûe & entendue. L'Hidimès n'eſt pas venu, diſois-je, en me tourmentant dans mon lit. Ah! Il me maltraite avec trop de rigueur pour oſer ſe montrer à mes yeux! Peut-être même, médite-t-il une nouvelle vengeance pour me punir d'avoir

osé lui reprocher son crime. Non, je ne devois jamais lui faire connoître que je le sçavois Magicien. Il se flattoit peut-être que je ne sçaurois à qui m'en prendre des tourmens que j'endure. Oui, je devois en user avec lui, comme avec Hermiphile ; je devois feindre & attendre que Candide eût repris sa santé pour lui demander ses conseils & son secours. Mais je puis réparer mon imprudence ; ma tante est peut-être à présent en état de me voir ; allons la conjurer de me confier encore la divine plaque : Servons-nous-en contre l'Hidimès ; il est ainsi qu'Hermiphile l'étoit, ennemi des hommes &

des Dieux. Que comme elle, il périsse. Quoi! repris-je émûe & effrayée de ma pensée, je verrois bruler l'Hidimès? Quoi! j'aurois la cruauté de le voir souffrir & se consumer? Non, je ne me sens pas assez de courage pour executer un projet si barbare.

Je restai un moment incertaine,& rêvant à ce que je ferois. L'idée qui venoit de se présenter à mon esprit, me faisoit frémir d'horreur, mais il m'en vint une autre que je saisis avec vivacité. Eh bien! m'écriai-je, désarmons l'Hidimès! Prions-le en me jettant à ses genoux, d'avoir pitié de moi; ma soumission l'at-

tendrira peut-être. Un moment lui ſuffit pour me guérir. N'ai-je pas vû la Centaureſſe agiter troupeaux, chiens & Bergers, & leur rendre dans le même inſtant le calme dont ils joüiſſoient auparavant ? L'Hidimès peut la même choſe. C'en eſt fait, dès que je le verrai, je me jetterai à ſes pieds. Qu'il me tarde de voir arriver le jour ! Mais, repris-je, ſi l'Hidimès ne vient point, que ferai-je ? Eh bien ! J'irai le chercher.

Enfin le jour parut, la joie que ſon retour me cauſa ſuſpendit quelques momens mes inquiétudes ; je me levai, & comme une inſenſée je courois toute la maiſon,

j'allois à tous les inſtans ſur la porte regarder ſi je ne verrois point l'Hidimès. Il ne vient point, diſois-je ! Que fait-il ? Où eſt-il ? Allons le chercher. Mais, ajoûtois-je, il viendra peut-être, attendons. Je faiſois, & je diſois ſans ceſſe ces mêmes choſes, & chaque heure me paroiſſoit une année.

Dorimene employoit le tems que je paſſois avec tant d'inquiétudes à profiter de l'erreur où la mienne jettoit le triſte l'Hidimès. Dès qu'il fut jour, elle alla chez une de ſes parentes qui demeuroit vis-à-vis de la maiſon où logeoit l'Hidimès. L'amour, ce Dieu que j'avois pris dans

ſa bouche pour celui des Magiciens, l'amour, dis-je, qui nous tenoit ſi bien éveillées Dorimene & moi, ne permettoit pas à l'Hidimès de dormir tranquillement : il avoit ainſi que moi attendu le jour avec impatience pour venir me demander raiſon d'une haine auſſi injuſte. Il ſortoit dans ce deſſein, lorſqu'il fut arrêté par Dorimene. Eh bien, l'Hidimès, lui dit-elle, êtes-vous aujourd'hui plus raiſonnable ? Mes conſeils, votre raiſon, & la nuit n'ont-ils rien gagné ſur votre foibleſſe ? Non, répondit-il, & je vais aux pieds de l'inhumaine lui jurer que je l'adore, & mourir de dou-

leur ſi je ne puis déſarmer ſa cruauté. Allez mourir, lui dit bruſquement Dorimene ; Sophilette vous verra expirer ſans pitié ; ſa haine eſt plus forte encore que votre amour. Ils garderent tous deux un moment le ſilence en ſe regardant. Que vous êtes foible, mon cher l'Hidimès, reprit alors Dorimene d'un air doux & affectueux ! Votre raiſon ne pourra-t-elle donc rien ſur vous ? Quoi ! Vous iriez vous expoſer encore à de nouvelles inſultes ? Avez-vous oublié les injurieux mépris dont vous a accablé Sophilette ? Non, vous n'irez point, continua t-elle, voyant qu'il cherchoit à
lui

lui échapper, & en le saisissant par le bras pour l'entraîner chez sa parente, où enfin elle le força d'entrer.

Je prends trop d'interêt à tout ce qui vous regarde, lui dit-elle, quand ils furent dans la maison, pour vous laisser le maître de faire des démarches indignes d'un homme de cœur. Rougissez de votre foiblesse; ne songez qu'à la vaincre. Oui, mon cher l'Hidimès, il faut oublier Sophilette; il faut triompher de vous-même; il faut encore plus, il faut aimer qui vous aime. Je sçai dans ce Hameau une jeune Bergere prévenüe pour vous de la passion la plus délicate &

la plus vive ; répondez à ſa tendreſſe, dites ſeulement qu'elle eſpere ; de ce moment vous la verrez ſans ceſſe occupée du ſoin de vous faire oublier une ingrate, & du deſir de la remplacer dans votre cœur. Commencez à payer toute ſa tendreſſe de la ſimple complaiſance de ne plus chercher Sophilette.... L'Hidimès, vous ne répondez rien ? ..... Ah ! que ce ſilence eſt offençant ! ..... Quoi ! Vous ne daignerez pas me demander qui vous aime ? Que dis-je ! Vous ne voulez pas le deviner, ou plutôt vous craignez de l'apprendre ?

Dorimene parloit, & l'Hidimès ſans ni l'écouter, ni

lui répondre, se promenoit avec un air distrait & accablé. Laissez-moi aller, lui dit-il, voyant qu'elle lui fermoit le passage de la porte où sans cesse il portoit ses pas. Dorimene ne pouvant plus le retenir, & emportée par sa passion, s'écria : Ingrat ; si tu sors, je vais mourir de douleur. Reconnois malgré moi, & malgré toi que c'est la malheureuse Dorimene qui t'adore. Tu ne le sçais que trop ! Mais, cruel ! peux-tu voir sans pitié jusqu'à quel point je t'aime ? Pourras-tu me quitter au mépris de ma douleur, pour courir après une ingrate qui n'a pour toi que de la haine ? Tu le sçais, tu

n'en ſçaurois douter, elle-même t'en a inſtruit, néanmoins tu l'aimes; ſes mépris ont pour toi plus de charmes que toute ma tendreſſe. Que Sophilette eſt heureuſe! Que Dorimene eſt à plaindre! Mais tu ne réponds rien.... ....Helas! Tu ne m'écoutes pas! Tu brûles d'impatience de me quitter. Ingrat, je rougis de ta foibleſſe & de la mienne. Elle ſe tut en achevant ces mots; alors elle laiſſa à ſa douleur & à ſes larmes le ſoin d'attendrir l'Hidimès.

L'Hidimès m'a avoüé depuis, qu'il ne put réſiſter aux mouvemens de reconnoiſſance que lui inſpira une tendreſſe exprimée avec tant de

douleur ; il s'approcha de Dorimene, lui témoigna le regret & la honte qu'il sentoit d'en aimer une autre qu'elle ; il l'assura qu'il ne souhaitoit plus que de devenir digne de tant de bonté ; il la conjura de joindre ses efforts aux siens pour m'arracher d'un cœur que je meritois si peu, & où il desiroit de la voir regner. Dorimene charmée, & remplie d'espérance parut aussi tendre à l'Hidimès, que je lui paroissois inhumaine. Mais sentant bien que ce nouvel Amant pourroit encore lui échapper, elle lui fit jurer mille fois qu'il ne viendroit plus chez mon pere, que même il m'évite-

roit partout. Elle en obtenoit trop pour se flatter, si sa passion ne l'avoit pas séduite, que l'Hidimès lui tînt parole.

Presque tout le jour s'étant écoulé au gré de Dorimene, elle confia l'Hidimès à luimême. Pour moi, remplie de trouble, d'inquiétude, & d'agitation, je m'étois tourmentée tout le jour. Ne pouvant plus tenir contre l'impatience que je sentois de voir l'Hidimès pour lui demander grace, car je m'en étois tenuë à cette derniere résolution, je partis pour aller le chercher à ses troupeaux. Je fis le chemin d'une vîtesse extrême, mais ma course se ralentit, lorsque j'ap-

perçus à cent pas de moi l'Hidimès ſeul, il étoit aſſis au pied d'un arbre, le dos tourné du côté d'où je venois.

La vûe de l'Hidimès me cauſa une émotion vive; je devins tremblante, je m'arrêtai. Le voilà, dis-je! .... Que ferai-je? .... Dois-je aller m'expoſer au pouvoir de ſes charmes? ........ Non..... Mais que faire? ...... Je ne puis me réſoudre à me conſacrer au culte de Diane, le cruel ſçait bien m'en empêcher. L'idée de le réduire en cendre avec le ſecours du divin cuivre me fait horreur. Que faire donc? Eh bien! Allons voir ſi je pourrai parler à Candide; ce n'eſt

que par ses conseils que je veux me conduire. Ah ! puissante Hiane, m'écriai-je, c'est vous qui m'inspirez ! Je reconnois vos bontés pour moi !

Le Temple de la Déesse n'étoit pas éloigné de l'endroit où j'étois ; j'en pris le chemin. Je n'avois pas fait deux cens pas, quand je vis un Berger de l'Hidimès qui regagnoit l'endroit où étoit son maître, il lui dit, qu'il venoit de me rencontrer. L'Hidimès se doutant bien que j'allois au Temple de Diane, quitta ses troupeaux, & s'avança pour se trouver sur mon chemin, lorsque je reviendrois. Jamais joie n'a été si vive que fut la mienne en

apprenant que j'allois enfin voir Candide ; elle vint. Ah ! ma chere tante , m'écriai-je , dès que je la vis paroître , je viens vous conjurer d'avoir pitié de moi. Vous m'avez délivrée des pourſuites & des perſécutions de la Centaureſſe ; helas ! aujourd'hui j'ai beſoin plus que jamais de votre ſecours. Je ſuis la victime du pouvoir d'un Magicien qui m'a enchantée. Candide ſurpriſe, mais ſans ſe troubler , me demanda de quel genre étoit le charme, dont j'éprouvois les effets , & m'aſſura qu'elle ſçauroit bientôt le détruire.

L'étonnement que lui avoit d'abord cauſé mon diſ-

cours changea de nature en m'écoutant. Candide ne tarda pas à comprendre que ce Pasteur que je croyois un Magicien, étoit un Amant passionné qui m'avoit inspiré la plus forte tendresse. Ma naïveté la charma; elle sourioit à tout ce que je lui disois, pour lui prouver que l'Hidimès vangeoit sur moi la mort funeste d'Hermiphile. Je lui contois avec chaleur les raisons que j'avois eu d'abord de le soupçonner, ensuite ce que j'avois entendu qui m'en avoit assurée. Tous les détails enfin que je lui fis à commencer de l'instant où l'Hidimès étoit arrivé dans notre Hameau, jusqu'au mo-

ment où je lui parlois, lui apprirent, ainsi qu'à Dorimene, que mon enchantement étoit de l'amour. Rassurez-vous, ma chere Sophilette, me dit-elle, l'Hidimès n'est point Magicien; cessez de le craindre, & ne le fuiez plus. Je ne puis dans cet instant que vous donner l'assurance qu'il ne vous veut point de mal. Allez, soyez tranquille, mais envoyez-moi demain vôtre pere & vôtre mere, je les instruirai de ce qu'ils doivent faire pour rendre le calme à votre esprit. Candide me quitta en achevant ces mots.

Le sang froid de ma tante, la maniere dont elle ve-

noit de me parler, ce qu'elle m'avoit dit, mon pere & ma mere qu'elle demandoit, tout cela me jetta dans un étonnement duquel je ne pouvois revenir. A cet étonnement ſucceda une joie que je ne puis vous exprimer. L'Hidimès n'eſt point Magicien, diſois-je avec tranſport! Ma tante vient de me le dire. Je n'en puis douter. Que je ſuis contente! Que j'étois injuſte! Quoi! J'ai pû penſer que l'Hidimès étoit Magicien? Je le craignois, je le fuiois, je tremblois à ſa vûe. A préſent que Candide l'a juſtifié, je ſens renaître l'amitié que j'avois d'abord pour lui. Que je ſuis heureu-

ſe! Je ne le fuirai plus. Mais il ne reviendra peut-être jamais chez mon pere. Les injurieux ſoupçons que je lui ai laiſſé voir, l'auront trop offenſé.

Je faiſois ces réflexions en regagnant doucement le Hameau, lorſque je vis l'Hidimès qui s'avançoit vers moi. Sa vûe ne me cauſa aucune frayeur, je ſentis une émotion mêlée de joie, & je craignis qu'il ne ſe détournât pour éviter ma rencontre. Oſerai-je vous aborder, Sophilette, me dit-il d'une voix mal aſſurée? Trop certain de votre haine, je voulois vous fuir, je le devrois, mais une puiſſance au-deſſus de mes forces me fait vous chercher

malgré moi. Que vous êtes inhumaine ! Quoi ! Vous ne ſerez point touchée de l'état malheureux où vos charmes m'ont réduit ? Pouvez-vous ſans pitié m'arracher le repos, me voir accablé de la plus violente douleur ? Non, il n'eſt plus pour moi un inſtant de tranquillité. Me condamnez-vous enfin à mourir ?

J'étois ſi interdite de voir & d'entendre l'Hidimès, que je ne pouvois lui répondre. Ce qu'il me diſoit m'étonnoit & me touchoit également. Quelques larmes même échapperent de mes yeux. L'Hidimès, me dis-je à moi-même, ſent les mêmes cho-

ſes que je ſens. Il eſt auſſi à plaindre ! Vous ne répondez rien, Sophilette, pourſuivit-il, en me regardant fixement ? Que dois-je penſer de ce ſilence ? Seriez-vous touchée des maux que j'endure ? Parlez. Je n'oſe, lui repartis-je ; après l'injuſtice que je vous ai faite de vous croire Magicien. Vous m'avez crû Magicien, s'écria t-il ? Oui, repliquai-je. Et pourquoi, reprit-il ? J'ai eu raiſon de le penſer, lui dis-je, & ſans ma tante je le croirois encore. Depuis votre arrivée dans notre Hameau, j'ai perdu ma tranquillité, vous m'occupez ſans ceſſe, je ne connois plus enfin ni le ſommeil, ni le repos.

Mais, continuai-je, ſans lui donner le tems de me répondre, je comprens dans tout ce que vous venez de me dire, que vous éprouvez les mêmes tourmens, & je vois que vous vous en prenez à moi, comme je m'en prenois à vous. Helas, dis-je, en me laiſſant tomber au pied d'un arbre qui étoit près de nous, que vous me faites de pitié ! Sans doute qu'un même Magicien nous a enchantés en même tems. Oui, Sophilette, me dit l'Hidimès, tranſporté de joie, & en ſe jettant à mes pieds : Oui, c'eſt le même Magicien qui nous a enchantés, & qui ſans nous guérir jamais nous rendra heureux.

Nos

Nos maux ſont finis, notre bonheur commence : Je vous adore, & vous m'aimez. Ah ! Sophilette, s'écria-t-il, avec un nouveau transport, & en me baiſant les mains, vous-même en l'ignorant, vous venez de m'apprendre que j'ai ſçu toucher votre cœur. Trop heureuſe & rare innocence ! Effet d'une vertu qui ſera la récompenſe de toute ma tendreſſe ! Je lui devrai le bonheur de mes jours. Sophilette, continua-t-il vivement, connoiſſez vos vrais ſentimens, n'en ſoyez plus allarmée. C'eſt ainſi que l'on eſt quand on aime.

C'eſt ainſi que l'on eſt quand on aime, repris-je ?

Vous me trompez, l'Hidimès. Les perſonnes que nous aimons, ne nous font point éprouver tout ce que j'ai ſenti. J'aime mon pere & ma mere, mais l'amitié que j'ai pour eux, ne m'a jamais tourmentée. Ils s'aiment, les voïez-vous chagrins? Aucunes inquiétudes ne les troublent, ils dorment tranquillement; ils ſont contens. C'eſt qu'ils ſçavent qu'ils s'aiment, me répondit l'Hidimès: Nous allons à préſent être contens comme eux. Oui, ma chere Sophilette, nos peines ſont finies; leur terme étoit la connoiſſance de nos ſentimens réciproques. Regardez à vos genoux cet heureux

Paſteur que vous avez cru Magicien, & qui enchanté lui-même, vous conjure de ne plus vous abuſer ſur les mouvemens qui ſe paſſent dans votre cœur. Quel changement, s'écria-t-il ! Je deviens le plus fortuné des hommes, au moment même que je me croyois le plus miſérable ! Ah, Sophilette, puis-je comprendre mon bonheur !

Les diſcours de l'Hidimès, le charme inexprimable que je trouvois à l'écouter, ſes tranſports de joie qui ſuccedoient ſi promptement à la plus vive douleur ; le calme heureux dont je joüiſſois après tant d'agitations, le

plaisir que je sentois à le regarder & à penser que je m'étois trompée; ma complaisance à lui laisser mes mains dans les siennes; tout cela, dis-je, me tira de mon erreur comme d'un songe. Dans un instant mon esprit se développa, je compris ce que c'étoit que l'amour; je connus enfin que j'aimois l'Hidimès, & je sentis avec une satisfaction extrême que j'en étois aimée. Mais que j'eus de confusion de mon ignorance! Il est vrai, lui dis-je, que je ne me sens plus la même; le contentement que je lis dans vos yeux en jette un dans mon ame, qui m'étonne, & qui m'as-

ſure en même tems, que mon peu d'expérience faiſoit ſeul mon tourment. Que je ſuis heureuſe d'être déſabuſée! Que ne l'ai-je été plutôt! J'ai honte d'une ignorance qui m'a renduë injuſte, & qui m'a jettée dans une erreur, dont j'étois la premiere victime.

Amour, s'écria l'Hidimès, de quel cœur me rends-tu le maître! Quoi! Charmante Sophilette, vous m'aimez? Prononcez donc ces mots ſi tendres & ſi doux. Dites-moi; je vous aime. Je n'oſe, lui repliquai-je, en rougiſſant, & je ne ſçais pourquoi je n'oſe. Mais, ajoûtai-je, ne vous l'ai-je pas

dit en vous racontant tout ce j'ai ſenti ? Vous m'avez dit, je vous aime ? Non, Sophilette, vous ne me l'avez pas dit, & je vous conjure par l'amour le plus tendre de me le dire : Eh bien ! repartis-je, je vous aime : Oui, l'Hidimès, je vous aime, & je ſens que je vous aimerai toujours ; jurez-moi à votre tour que je vous ſerai toujours chere. Si je vous le jure, s'écria-t il ! Oui, charmante Sophilette, je vous le jure par ma tendreſſe même & par la vôtre. Mais, continua-t-il, en ſe relevant, allons inſtruire votre pere & votre mere de nos ſentimens ; qu'ils achevent notre bon-

heur, qu'ils nous uniſſent. Allons, lui dis-je vivement.

Dans l'inſtant que je me relevois, j'apperçus Dorimene aſſez près de nous. Venez, Dorimene, m'écriai-je, venez apprendre quelle étoit mon erreur. L'Hidimès n'eſt point Magicien. C'étoit l'amour qui cauſoit mon tourment, l'Hidimès vient de me l'apprendre. Helas! mon cher l'Hidimès, lui dis-je avec un regard tendre, ſi j'avois crû Dorimene, je ſerois à préſent Prêtreſſe de Diane. Trop heureuſe, ajoûtai-je, en m'avançant vers elle pour l'embraſſer de n'avoir pu ſuivre votre conſeil! Dorimene le viſage troublé,

& les yeux pleins de colere, recule, me tourne le dos, & prend la fuite. Je restai surprise du silence, du désordre, & de la fuite de Dorimene. L'Hidimès qui vit mon étonnement, m'apprit qu'elle nous trompoit tous deux, & qu'il en étoit aimé. En revenant au Hameau, je l'instruisis de ce que Candide venoit de me dire : Je commençai à trouver risible la démarche que je venois de faire, je m'en sentis honteuse ; mais l'Hidimès en étoit trop enchanté pour que sa joie ne me consolât pas de ma naïveté.

Nous arrivâmes chez mon pere, l'Hidimès lui découvrit

vrit ses sentimens ; me demanda, & m'obtint. Le lendemain nous allâmes tous au Temple de Diane ; ce fut avec confusion que je parus devant Candide ; je n'osois ni porter les yeux sur elle, ni regarder l'Hidimès. Candide approuva le choix de mon pere & mes sentimens. Quelques jours après nous fûmes unis l'Hidimès & moi, au grand contentement de nos cœurs.

A ma joye succéda un mouvement de douleur bien amer. Il fallut, peu après notre mariage, quitter un pere & une mere pour qui j'avois une tendresse d'autant plus forte, que j'étois l'unique

objet de la leur. L'eſpoir de nous revoir ſouvent, n'étant qu'à dix lieuës les uns des autres, ne diminua point l'affliction que nous reſſentîmes en nous ſéparant. Mais quels pleurs ne ſéche pas un mari que l'on aime avec paſſion, & qui nous chérit de même !

Je vous avois promis, dit l'Hidimès, que l'Hiſtoire de ma naïve Sophilette vous feroit rire, je vous ai tenu parole; demain je m'acquitterai de celle où je me ſuis engagé. C'eſt ici que je prie la même Compagnie de ſe rendre.

*Fin de la cinquiéme Veillée.*

LES

# VEILLÉES

DE

# THESSALIE.

[illegible]

[illegible], corrigée & augmentée

de trois Veillées.

[illegible]

SIXIÉME VEILLÉE.

A PARIS,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

M. [illegible]

[illegible]

# LES VEILLÉES DE THESSALIE,

*TROISIÈME ÉDITION,*

Revûë, corrigée & augmentée de trois Veillées.

*Par Mademoiselle* DE LUSSAN.

---

## SIXIÉME VEILLÉE.



A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Croix d'or.

---

M. DCC. XLI.

*AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.*



# LES VEILLÉES DE THESSALIE.

*SIXIÉME VEILLÉE.*

LE plaisir que chacun se faisoit de passer la journée chez Sophilette, est un garand que personne ne se fit attendre. L'Hidimès fut ravi de voir rassembler chez lui toutes les

personnes du Hameau, avec qui il étoit le plus intimement uni ou par les liens du sang, ou par ceux de l'amitié. Son humeur douce & égale, son cœur compatissant aux peines de ses voisins, son zele pour les secourir, l'oubli où il mettoit un service rendu, tout le faisoit généralement estimer & aimer. Il avoit assez de fortune pour n'avoir besoin de personne, & l'usage qu'il en faisoit, donnoit plus d'occasion à la reconnoissance, que de prise à l'envie.

On fit un repas frugal, mais aimable; ce qui le composoit étoit bon, chacun étoit d'une humeur gaie, tout

le monde ſe connoiſſoit, ſe convenoit & s'aimoit. A peine fut-il fini, que l'Hidimès pour ſatisfaire à l'impatience qu'il liſoit dans tous les yeux, commença le récit des avantures de ſa jeuneſſe.

J'avois vingt-deux ans lorſque je quittai ce Hameau pour aller à la Guerre que nous avions contre les Athéniens : Cette Guerre dura près de deux ans ; nos heureux ſuccès forcerent les ennemis à demander la Paix, & à la recevoir à des conditions avantageuſes pour nous. Je repris d'abord le chemin de la Theſſalie. A quelques journées de ce Hameau, en ſortant d'une forêt

pour entrer dans la plaine ; je vis un Berger qui presque accablé par le nombre, soutenoit vigoureusement sans autre défense que sa houlette, les assauts de trois hommes bien armés. Je ne pus souffrir un combat si inégal ; je courus l'épée à la main, & fis face avec le Berger aux trois assassins. Le Berger dans ce moment en jetta un sur la poussiere ; je blessai celui que j'avois en tête, & le troisiéme prit la fuite.

Le Berger passant tout-à-coup de l'émotion du combat à un saisissement de tendresse, où l'admiration & la reconnoissance se confondoient, me contempla la tê-

te à demi baiſſée, & en laiſſant tomber ſa houlette, il m'embraſſa avec tranſport; mais voyant du ſang ſur mon habit, il s'écria, les yeux noïés de larmes. Ah! Vous êtes bleſſé! Venez, brave inconnu; ſuivez-moi juſqu'à une maiſon fort près d'ici, où les perſonnes auſſi généreuſes que vous l'êtes ſont bien reçûës du maître: il vous guérira promptement, peut-être même ſera-ce un bonheur pour vous de connoître ce digne perſonnage. Je me laiſſai conduire; le beſoin & l'envie que j'avois d'être ſecouru, me donnoit des forces.

Après un bon quart d'heu-

re de chemin je vis un aſſez grand bâtiment ; le Berger me dit : courage, mon cher ami, car ce titre précieux m'eſt acquis pour jamais, vous voilà bientôt au terme ; c'eſt dans cette maiſon où vous allez trouver un ſecours certain. En y entrant je me ſentis ſi foible que je ne pus avancer ; je reſtai dans la cour où je m'aſſis.

Dans le moment je vis venir à nous un grand homme de bonne mine & très-âgé. Le Berger lui dit en l'appellant ſon maître, que je venois de lui ſauver la vie, & que j'étois bleſſé. Cet homme tira un flacon plein d'une liqueur dont il me fit boire,

& qui me rendit à l'inſtant tous mes eſprits; il me dit enſuite de le ſuivre. J'entrai avec lui dans un jardin rempli de ſimples, il en prit un, il le mit ſur ma plaie, auſſitôt elle ſe ferma. Vous êtes guéri, mon enfant, me dit ce vénérable Vieillard d'un ton affectueux; & vous, Liſis, continua-t-il, en ſe tournant vers le berger, contez-moi votre avanture.

Etant aſſis auprès de vos troupeaux, dit Liſis, trois hommes ont paſſé. Après avoir regardé aſſez longtems mon chien Melanpe, ils me l'ont demandé, je l'ai refuſé avec honnêteté; mais peu ſatisfaits de mon refus, ils

ont voulu le prendre de force ; je me ſuis oppoſé à leur entrepriſe, & tous trois alloient me faire ſuccomber ſous leurs coups ſans le ſecours de ce généreux inconnu. C'eſt moins encore l'utilité dont votre ſecours a été à ce Berger, me dit le Vieillard, qui m'intereſſe pour vous, que votre généroſité ; elle me prouve que vous avez l'ame vertueuſe, & que vous meritez l'eſtime que je vous accorde dès ce moment.

La guériſon ſubite de ma bleſſure, operée ſeulement par la vertu d'un ſimple, me donna une grande idée du maître du Berger. La phiſionomie de ce Vieillard, ſa

douceur, ſes diſcours, tout m'inſpira d'abord pour lui du reſpect; mais il augmenta bien, lorſque voulant le remercier de ſes bontés, il me répondit: mon enfant, c'eſt moi qui vous ſuis obligé. Sans vous j'aurois eu le chagrin de me coucher aujourd'hui ſans avoir ſecouru quelque malheureux. Il me demanda enſuite d'où j'étois, & d'où je venois. Je lui dis que j'étois des bords du fleuve Penée, que je venois de l'armée, & après lui avoir appris que la Paix étoit faite entre les Athéniens & les Theſſaliens, je lui fis le détail de tout ce qui s'étoit paſſé dans cette Guerre. Ma

phiſionomie le prévint, ma converſation ne lui déplut pas, il prit de l'amitié pour moi. Il me témoigna que je lui ferois plaiſir de reſter quelques jours avec lui; ſa propoſition me charma, je le lui marquai vivement, & je reſtai comme il le deſiroit.

Je ſçus de Liſis que cet homme vénérable ſe nommoit Theminisès, que c'étoit un étranger qui depuis près d'un ſiecle étoit venu s'établir en cet endroit de la Theſſalie, où il ne s'occupoit qu'à faire des actions charitables, & à des découvertes utiles aux hommes. Comme mon admiration ne pouvoit

plus augmenter, le diſcours du berger n'y ajoûta rien; il ajoûta ſeulement au deſir que je ſentois de paroître à ſon maître digne de ſon eſtime, & au regret que j'avois de ne pouvoir reſter avec lui auſſi longtems que je l'aurois ſouhaité.

Toutes les converſations que Théminiſès daignoit avoir avec moi, étoient des inſtructions continuelles, dans leſquelles je ſentois ſa ſageſſe, ſa vertu, & l'étenduë de ſes connoiſſances. Pour meriter, me diſoit-il, l'eſtime des hommes & la protection des Dieux, ſoyez toujours honnête, compatiſſant, ſecourable, ſincere,

équitable, & ferme dans vos devoirs. J'écoutois avec autant d'attention que de plaisir, des leçons dont je pouvois tirer une si grande utilité dans le cours de ma vie, & mon attention charmoit Théminisès.

J'ai oublié de vous dire que je m'étois lié à l'armée d'une étroite amitié avec un de mes camarades qui avoit douze ans plus que moi. Son esprit & son sçavoir joints au desir que j'avois de profiter de son expérience & de ses lumieres, m'avoient tendrement attaché à lui. Dans le dernier combat, Thermilis, c'étoit son nom, fut blessé à mes côtés, & j'eus la triste

consolation de le secourir. Sa blessure se trouva mortelle, je montrai à cette nouvelle plus de foiblesse que lui. Le quatriéme jour de sa blessure étant près de son lit, je vis tout-à-coup un nuage noir qui occupoit une partie de notre tente. Thermilis parut plus embarrassé que surpris à cette vûe; il resta un moment interdit, pendant que le nuage se tenoit suspendu en l'air sans aucun mouvement. Enfin Thermilis me pria de sortir, & d'empêcher que personne n'entrât. Je fis avec inquiétude ce qu'il souhaitoit: ce nuage me blessoit l'esprit. Pendant plus d'une heure que je

laiſſai monc amarade ſeul, & que j'écoutois avec beaucoup d'attention, j'entendis toujours parler, mais ſans pouvoir diſtinguer ce qu'on diſoit, je crus pourtant entendre la voix d'une femme qui pleuroit. Le nuage ſortit de la tente par le côté où j'étois, il s'arrêta devant moi, & y reſta même aſſez longtems.

A l'étonnement où j'étois ſucceda une horreur extrême pour Thermilis, car je ne doutai point qu'il ne fût Magicien. Mon premier mouvement fut de l'abandonner & de fuir, néanmoins je rentrai quand il m'appella. Il ne me dit rien de ce qui venoit de ſe paſſer, & je crus de-

voir lui épargner dans les derniers momens de ſa vie la connoiſſance du mépris qu'il m'inſpiroit. Je meurs, mon cher l'Hidimès, me dit-il, & je meurs ton plus tendre ami : Je te conjure de n'oublier jamais l'amitié qui a été entre nous. La ſource des larmes que je verſois depuis quatre jours venoit de ſe tarir, je n'eſtimois plus Thermilis, ainſi j'écoutai ſon diſcours, & je reçus ſes adieux d'un œil ſec, & ſans lui répondre. Quelques heures après il mourut, me laiſſant dans ce qui venoit d'arriver de quoi me conſoler de ſa perte.

Dix ou douze jours après

je ſortis du camp pour aller jouir de la fraîcheur d'une belle matinée, & pour me repoſer dans une prairie qui charmoit les yeux par la varieté des fleurs dont elle étoit émaillée. J'avois à peine marché quelques momens dans la campagne, lorſque je vis en l'air un nuage de forme ronde, qui en s'abaiſſant doucement venoit droit à moi. Je ſentis quelque émotion à cette vûe, je m'arrêtai, le nuage s'arrêta auſſi; il n'étoit pas à vingt pieds de terre, nous reſtâmes longtems vis-à-vis l'un de l'autre. J'oſai porter ſur lui un regard fixe, & je crus entrevoir qu'il enveloppoit une perſonne,
mais

mais je ne pus diſtinguer ſi c'étoit un homme ou une femme. Je rebrouſſai chemin pour regagner le camp : jugez quelle fut ma ſurpriſe, je pourrois même dire mon effroi, en voyant marcher ce nuage à côté de moi. J'avoüe que ce compagnon m'inquiétoit : Que me veut ce nuage, me diſois-je ? Que m'annonce-t-il ? Je ne ſçavois que penſer de cette avanture. Lorſque je fus à peu de diſtance du camp, le nuage s'éleva & ſe perdit dans les airs.

En me promenant avec Theminiſès je lui racontai la mort de Thermilis, l'avanture du nuage qui l'avoit précédé, & ce qui m'étoit arrivé de-

puis. Il n'y a pas à s'y méprendre, me dit-il, votre camarade étoit Magicien ; c'étoit ſans doute une perſonne à qui il étoit cher, & initiée comme lui dans les myſteres de cet art criminel qui venoit le voir. Mais il ſeroit difficile de vous donner aucun éclairciſſement ſur le ſecond prodige qui vous a frappé. Soyez ſeulement ſur vos gardes, ajoûta-t-il, on veut peut-être vous ſéduire ; craignez, mon enfant, de vous laiſſer ſurprendre : Souvenez-vous que de tous les biens le ſeul précieux eſt un cœur droit & pur : évitez de ſentir les remords toujours attachés au vice ; les plus dé-

terminés dans le crime, ne peuvent même s'en affranchir, & ces remords sont la punition de leur déréglement.

Je restai huit jours avec Théminisès & toujours en admiration. Lorsque je le quittai, il me dit: Mon enfant, vous aurez plus d'une fois besoin, que la raison & l'expérience des autres vous guident, pour vous sauver des périls qu'une jeunesse bouillante, & toujours présomptueuse, peut vous faire courir. Souvenez-vous de moi, si jamais vous vous trouvez dans quelque circonstance embarrassante; alors venez avec confiance

me demander, ou mes conſeils, ou mon ſecours. Surtout défiez-vous de votre prévention, craignez d'accorder, ou de refuſer trop légérement votre eſtime.

Je ne fus occupé que de Théminisès pendant tout le chemin qui me reſtoit à faire ; je me retraçois ſans ceſſe les leçons qu'il m'avoit données, réſolu de m'en faire une régle pour le reſte de ma vie. Je retrouvai enfin la maiſon paternelle, & je la retrouvai avec d'autant plus de plaiſir, que les embraſſemens de mon pere & de ma mere, m'aſſurerent qu'ils me croyoient digne de toute leur tendreſſe.

Trois jours après mon arrivée, je vis entrer chez ma mere une grande fille d'environ vingt-deux ans, je fus en même tems surpris & touché de sa beauté : je n'avois pas vû Sophilette, ainsi Crisoline étoit ce que j'avois encore vû de plus beau. Ma mere lui dit en la voiant : ma chere Crisoline, voilà mon fils de retour ; puis se tournant vers moi, elle ajoûta : Cette aimable fille est la compagne de votre sœur ; elle est du hameau de Titire ; elle a souvent la complaisance de passer le Penée, pour venir nous voir, & nous l'aimons tous autant qu'elle le mérite. Je ne serai peut-être pas celui de

la maiſon, répondis-je à ma mere, qui aimera le moins cette adorable fille.

Je tins parole, car Criſoline en peu de tems m'inſpira une véritable paſſion. Elle paſſa la journée avec nous, je la regardois avec un plaiſir extrême, je trouvois toute ſa perſonne charmante, elle avoit un eſprit naturel, qui lui faiſoit dire avec un agrément infini, le peu qu'elle diſoit; mais ſon extérieur froid & ſérieux m'en impoſa. Quand elle voulut s'en aller, je m'offris avec empreſſement, pour l'accompagner juſqu'à Titire. Criſoline avec politeſſe me refuſa; la peine que j'en reſſentis, me fit con-

noître l'impreſſion que Criſoline avoit déja faite ſur mon cœur. La crainte qu'elle n'eût un engagement, fut le premier mouvement qui m'inſtruiſit de l'amour que j'avois pour elle; cette crainte m'occupoit, & me fit déſirer avec ardeur d'être informé de ſa ſituation intérieure. Je fis mille queſtions à ma ſœur, mais toutes inutiles, elle ne put me donner aucun éclairciſſement.

Lindor ici préſent, n'avoit quitté le hameau de Titire, que depuis ſix mois, qu'il étoit poſſeſſeur de la belle Mélanie; nous avions ſenti à l'armée un déſir commun, de contracter enſemble cet-

te amitié que le tems, & un heureux rapport de caractere, ont rendue aussi solide que tendre. La mort de Polémon qui lui laissoit une partie de ses biens, l'obligea à demander la permission de revenir ici, où je le retrouvai avec un plaisir extrême. Lindor, dis-je, me parut propre à satisfaire ma curiosité ; j'allai le trouver ; ce qu'il m'apprit me flattoit ; & me désespéroit tour à tour : il me dit, que jamais personne n'avoit encore pû plaire à Crisoline ; que son indifférence avoit rendu malheureux, tous les Pasteurs à qui elle avoit inspiré de l'amour ; qu'elle étoit actuellement adorée

adorée d'un nommé Paphilis le plus riche & le plus aimable Paſteur de Titire, & qu'envain ſon pere la conjuroit tous les jours de faire le bonheur de cet Amant. Ce diſcours irrita ma paſſion ; j'en ſerai peut-être la victime, dis-je à Lindor ; n'importe, je veux tout tenter, pour vaincre l'indifférence de Criſoline. Quel ſeroit mon triomphe, ajoûtai-je vivement, ſi je pouvois me faire aimer d'une fille auſſi fiere qu'elle eſt belle !

J'étois dans une extrême impatience d'aller à Titire ; je voulois que mes empreſſemens parlaſſent d'abord en ma faveur, & me ſerviſſent

d'interprétes : mais je n'osois aller seul chez Crisoline ; je priai donc ma sœur de m'y accompagner. Crisoline nous reçut avec un visage riant qui me charma : je la trouvai encore plus belle que la premiere fois que je l'avois vûe ; mais l'idée que Lindor m'avoit donné de son indifférence, me faisoit trembler.

Pendant tout le tems que nous restâmes avec Crisoline, je n'osai lui dire que je la trouvois belle, mes yeux furent plus hardis ; ce furent eux seuls, & mes assiduités pendant plus d'un mois, qui instruisirent Crisoline de ma passion. Ma sœur venoit souvent la voir avec moi. Un

jour elle lui reprocha au nom de mon pere & de ma mere, de les avoir négligés depuis mon retour : elle la pria de leur part, de venir le lendemain passer la journée avec nous. Crisoline y consentit de bonne grace.

J'allai au devant de Crisoline au bord du Pénée ; je l'attendis assez long-tems : enfin je la vis à l'autre bord, entrer dans une barque. Je sentis une émotion vive & remplie de joie en l'abordant, pour l'aider à descendre à terre : je n'ai osé, lui dis-je, passer le fleuve, quelque envie que j'en eusse. Craindriez-vous l'eau, me dit-elle en souriant ? Cette plaisante-

rie me déconcerta; cependant je me remis aſſez vîte, & je lui répondis : j'ai craint de vous déplaire, mais continuai-je avec un peu plus d'aſſurance, que ceux qui vous adorent, ſont à plaindre ! L'amour en fera-t-il toujours des victimes immolées à votre indifférence ? Eh ! pourquoi, me répliqua t'elle, êtes-vous offenſé de l'indifférence que j'ai toujours témoigné à ceux qui ont paru déſirer de me plaire ? Pourquoi, repris-je ? Je crains que cette même indifférence ne me puniſſe d'oſer vous adorer. Cela pourroit bien vous arriver, me repartit-elle, ſi le paſſé eſt garand de l'avenir,

Je fus peu ſatisfait des réponſes de Criſoline, je n'y trouvois rien de flatteur pour moi, néanmoins j'étois d'un contentement extrême, d'avoir eu aſſez de hardieſſe pour lui découvrir ma paſſion. Nous arrivâmes chez mon pere, où la journée ſe paſſa avec d'autant plus d'agrément pour moi, que Criſoline parut s'amuſer ; elle fut plus gaie qu'elle ne l'étoit ordinairement, & je fus pour la premiere fois aſſez content de moi. Le ſilence que j'avois rompu, m'avoit comme affranchi de cette timidité ſi préjudiciable aux expreſſions que dictent ou le cœur, ou l'eſprit, ou les deux

enſemble. Je ſentis une liberté, qui ſans me rendre trop vif, me mettoit à mon aiſe auprès de Criſoline; je lui dis quelques galanteries, mais toujours du ton d'un homme qui ſent tout ce qu'il dit. Elle les reçut & y répondit d'une maniere aſſez obligeante; elle eut la complaiſance de ſouffrir que je l'accompagnaſſe juſqu'au bord du Penée. Belle Criſoline, lui dis-je, vous ne ſçauriez ſans une rigueur extrême, refuſer de me plaindre, quand le fleuve me ſépare de vous. Croyez, pourſuivis-je, en la regardant tendrement, que je ne ſuis occupé que de ma paſſion, & du déſir de vous

plaire : mais que je crains que votre insensibilité ne me rende le plus malheureux de tous les hommes ! Crisoline ne me répondit rien, elle entra dans une barque. Pendant tout le passage, elle eut toujours les yeux attachés sur moi, & quand elle fut à l'autre bord, elle me fit un salut de la main qui m'enchanta. Je restai où j'étois tant que je pus la voir; j'admirois sa taille, sa démarche légere, & son air aisé. Enfin l'ayant perdue de vûe, je quittai le rivage.

Comme j'étois très-touché des charmes de Crisoline, je n'étois plus occupé que du désir de lui prouver par mes

ſoins, l'excès de mon amour. Mon unique attention étoit d'épier les occaſions, & de chercher les moyens de lui plaire. Je les cherchois avec empreſſement, je ſçavois de Lindor que Criſoline avoit toujours fui & rebutté tous ceux qui l'avoient aimée: elle ne me fuyoit point, elle m'écoutoit avec quelque bonté. Ses yeux au défaut de ſa bouche, ſembloient ne déſapprouver, ni ce que je lui diſois, ni ce qui partoit de moi. Cette diſtinction me flatta, elle fit naître dans mon cœur quelque eſpérance, & cette eſpérance me fit concevoir le deſſein de lui demander quel ſort enfin elle deſtinoit à ma paſſion.

Je paſſai dans ce deſſein à Titire : Criſoline étoit aux troupeaux de ſon pere ; j'en pris d'abord le chemin. Le doux murmure d'un ruiſſeau bordé de ſaules, qui formoient un ombrage charmant, me conduiſit auprès de Criſoline. Elle étoit aſſiſe au pied d'un arbre, & enſevelie dans une profonde rêverie : je m'arrêtai devant elle, & j'y reſtai même aſſez long-tems. Pluſieurs ſoupirs lui échapperent, ſes yeux étoient moüillés de quelques larmes : enfin voulant les relever, elle m'apperçut. Elle fut troublée en me voyant, mais moins encore que je ne l'étois moi-même.

Après avoir gardé tous deux un inſtant le ſilence, je dis douloureuſement à Criſoline. Quoi ! vous connoiſſez le charme de la rêverie ? Vous ſoûpirez ! Ah ! Criſoline vous aimez ! je croyois n'avoir à combattre que votre indifférence : mais je ſuis mille fois plus à plaindre que je ne le penſois... Vous êtes ſenſible !.. Juſtes Dieux ! Quel eſt mon malheur !.. Quoi ! Criſoline, vous aimez ?... Envain voudrois-je en douter... Votre rêverie, vos ſoupirs, vos larmes, le trouble où je vous vois, tout m'en inſtruit.

Vous venez, me dit Criſoline, de ſurprendre mon

ſecret. Oui, j'aime, & j'aime aſſez pour craindre de ne pouvoir jamais être à ce que j'aime. Eh ! quel eſt donc cet heureux mortel, m'écriai-je avec tranſport ? Vous, me répondit-elle, en me regardant tendrement. Moi, repris-je, moi ! .. Moi, répétai-je, en me jettant à ſes pieds ! Ah ! Criſoline ! .. Oui, vous, me répliqua-t'elle. Vous dont la tendreſſe a ſçu me toucher ; vous enfin, dont je crains de ne pouvoir faire le bonheur. Moi ! m'écriai-je encore. Moi, je vous ai rendu ſenſible ! Vous m'aimez ! je ne puis le penſer ſans des tranſports de raviſſemens, qui me mettent au

comble de la félicité. Mais pourquoi, continuai-je, craignez-vous de ne pouvoir me rendre heureux ? Quel obstacle pourroit s'y opposer ? en peut-il être d'insurmontable ? Je le crains, me répondit-elle, & j'ai lieu de le craindre... Crisoline se tut un moment... Paphilis, reprit-elle en soûpirant, est celui que mon pere veut pour Gendre ; j'ose le refuser, mais je n'oserois lui en proposer un autre. Votre pere vous aime, repartis-je, & vous pouvez tout obtenir de lui quand vous le voudrez. Laissez agir le mien auprès de lui ; ma fortune n'est pas inférieure à celle de Paphi-

lis, & votre choix me met mille fois au dessus de ce Pasteur. Je connois mon pere, me répliqua t'elle; je vous aime, l'Hidimès; il n'est plus pour moi ni tranquillité ni bonheur sans vous; laissez-moi donc le soin de vos interêts & des miens: je ne suis pas sans espérance, l'amour & le tems peuvent vaincre les obstacles qu'il faut surmonter.

La tendresse & les appréhensions que Crisoline me montroit, m'enchantoient à tel point, que j'étois comme plongé dans une yvresse délicieuse. Je vis arriver le moment de me séparer de cette Amante passionnée,

avec autant de peine que ſi je n'euſſe pas dû la revoir le lendemain. Tous les jours je la voyois; tous les jours je la trouvois plus belle; tous les jours je la trouvois plus tendre; à chaque inſtant ma paſſion pour elle augmentoit. Ma félicité n'étoit troublée que dans les momens où je voyois Criſoline paſſer de la plus vive tendreſſe à la plus profonde rêverie: rêverie dont je ne la tirois jamais, ſans qu'il lui en eût coûté des ſoupirs & des larmes. Son pere & Paphilis étoient toujours ou la cauſe ou l'excuſe de cette ſituation ſi affligeante pour moi.

Un jour étant aſſis auprès

d'elle, ſous ces mêmes ſaules, où elle m'avoit inſtruit de mon bonheur, j'admirois la beauté de ſes cheveux: je tirai de mes tablettes un braſſelet; voilà, belle Criſoline, lui dis-je, un braſſelet dont les cheveux qui en ſont l'ouvrage ne cédent qu'aux vôtres. La premiere attention de Criſoline, fut de lire ce qui étoit écrit autour. Après avoir lû bas, elle répéta tout haut: *Le cœur de celle qui m'a fait, eſt tout à toi.* C'eſt une perſonne bien adroite & bien tendre, continua-t'elle, qui vous a donné ce braſſelet. Je lui dis par quel hazard il étoit tombé dans mes mains, & je vais vous en inſtruire.

Peu de jours après la mort de Thermilis, cet ami que j'avois à l'armée, je trouvai dans le camp un brasselet tissu de cheveux; ce que Crisoline venoit de lire, étoit écrit autour; le dessous étoit ourdi de soie couleur de feu, avec de petits las-d'amour en or. Un enfant n'auroit pas été plus ravi que je l'étois, d'avoir ce brasselet; je l'admirai long-tems, l'ouvrage m'en parut chamant: la couleur des cheveux d'un blond argenté en étoit parfaite; si un beau visage, pensai-je en moi-même, rehausse la beauté de ces cheveux, que d'attraits ensemble! Que celui qui est aimé de cette aimable personne

perſonne eſt heureux ! Qu'il ſera fâché d'avoir perdu ce gage de ſa tendreſſe !

J'avois des tablettes où je renfermai avec ſoin le braſſelet dont j'étois ſi enchanté ; il m'étoit devenu bien plus cher depuis que j'aimois, car les cheveux de ce braſſelet sembloient avoir été pris ſur la tête de Ciſoline : Elle le regarda aſſez long-tems. Son attention à l'examiner, & les louanges qu'elle donnoit à l'ouvrage, me firent penſer qu'elle en avoit envie. Je ne puis, lui dis-je, me réſoudre à vous offrir ce braſſelet ; les cheveux qui en font pour moi tout le prix, ſont ſi ſemblables aux vôtres, qu'on

diroit, qu'ils ont ſervi à relever encore votre beauté, & cette erreur me le rend précieux. Vous prenez, me répliqua-t'elle en ſoûriant, un tour aſſez galant, pour m'arrêter ſur l'envie que j'avois de vous demander ce braſſelet. Eh bien ! gardez-le, j'y conſens ; cependant j'en veux quelque choſe, & nous pouvons nous accorder : le deſſous eſt charmant, il peut ſe ſéparer du deſſus, je vais le prendre & vous laiſſer le tiſſus de cheveux. Sur le champ Criſoline le défit : mais quel fut mon étonnement ou plutôt mon effroi, en voyant un papier où ces mots étoient écrits !

*Ce braſſelet eſt fait pour toi, l'Hidimès, il t'avertit qu'une puiſſance revétue d'un pouvoir immenſe, te veut du bien. Ton bonheur eſt pour jamais aſſuré, ſi tu ſçais t'affranchir du préjugé des ames vulgaires. Accepte ce qui te ſera un jour offert : mais crains tout, ſi tu oſes refuſer. Tremble pour ce qui te ſera le plus cher.*

Que devins-je en liſant ce fatal écrit ! Saiſi d'un mouvement d'horreur, je jettai loin de moi le papier & le braſſelet. Va, dis-je, trop funeſte preuve de la profeſſion criminelle d'une femme vicieuſe, va lui dire, que je n'accepterai jamais ce qu'elle m'offrira. Va lui dire que

je déteſte tous ceux qui, comme elle, exercent cet art exécrable. J'avois lû haut ce qui étoit écrit ſur ce papier : je me rappellai d'abord le nuage qui s'étoit préſenté devant moi, peu de jours après avoir trouvé le braſſelet : je ne doutai point qu'il ne fût un préſent de quelque Magicienne, qui vouloit m'inſtruire de ſon amour, & de la rage où la porteroit ce même amour, ſi je refuſois de répondre à ſa tendreſſe.

Cette idée & les menaces que renfermoit le papier, me firent trembler pour Criſoline : le déſordre où je voyois déja ſon ame, par l'agitation qui étoit ſur ſon viſage,

& même par des pleurs qu'elle ne pouvoit retenir, me donna la force de dissimuler tout ce que je craignois. Que je suis malheureuse, dit-elle ! que n'ai-je pas à craindre ! Amour, prens pitié de moi ! Triomphe en ma faveur ! . . Ah ! l'Hidimès, reprit-elle après un moment de silence, nous ne serons jamais unis. Un noir pressentiment me l'annonce. . . Vous me sacrifierez. . . . Moi ! répliquai-je ! pouvez-vous le penser ? J'en aimerois une autre que vous ! . . J'aimerois ! . . Qui ? . . . Une. . . Ah ! Crisoline, ne vous laissez point aller à des craintes aussi injurieuses pour moi. Si celle de qui est ce braſ-

ſelet, repartit-elle, peut, en ſe faiſant connoître, vous paroître aimable, elle vous paroîtra bientôt innocente; alors votre volonté ſoûmiſe à la ſienne, vous fera conſentir à tout ce qu'elle exigera de vous. L'amour, mon cher l'Hidimès, peut & doit tout obtenir, quand il s'eſt rendu bien véritablement le maître d'un cœur.

Je ne pus ſoûtenir le diſcours de Criſoline; je lui fis une eſpéce de reproche, de compter ſi peu ſur la candeur de mes ſentimens : je déteſtai mille fois l'art criminel dont quelques Theſſaliens faiſoient uſage, je me récriai contre ſes outra-

geans ſoupçons. Vous, Criſoline, lui dis-je, vous-même, ſi vous étiez aſſez injuſte ou aſſez peu eſclave de vos devoirs, pour me demander quelque choſe qui parût bleſſer votre vertu ou la mienne, vous me verriez révolter, & ma paſſion qui ne ſeroit plus ni nourrie ni ſoûtenue par l'eſtime, s'affoibliroit & mourroit bientôt dans mon cœur. Raſſurez-vous donc, chere Criſoline, pourſuivis-je, voyant que ſes pleurs redoubloient ; raſſurez-vous ; non, nous n'avons rien à redouter : le tems aura effacé l'impreſſion que je pouvois avoir faite ſur le cœur d'une femme trop fa-

cile à prendre de l'amour, pour ne pas nous flatter qu'elle aura sçû se dégager avec la même facilité. J'eus beau faire, il me fallut quitter Crisoline, sans avoir pû ni la rassurer, ni vaincre la tristesse & l'inquiétude où je la voyois, & qui augmenterent bien encore, par ce que vous allez apprendre.

Mon pere avoit une brebis toute blanche, qu'il aimoit beaucoup; elle se trouva de moins dans ses troupeaux. J'allai avec deux de mes amis dans la forêt voisine, où je croyois qu'elle pouvoit s'être égarée. A peine y fûmes-nous, que je vis au pied d'un arbre, du moins je

je le crus, l'animal que je cherchois. J'approche doucement, mais la brebis prend ſa courſe & s'enfuit de viteſſe; nous la ſuivons de même; après avoir couru aſſez long-tems, elle s'arrête, ſe couche & ſemble nous attendre; ce repos nous donne l'eſpérance de la joindre. Eſpérance vaine! Elle recommence à courir, s'arrête encore, nous laiſſe approcher d'elle, & quand nous croyons avoir la main deſſus, un ſaut en avant nous la fait échapper, & ſa fuite légere nous laiſſe bien loin derriere elle.

Cette manœuvre dura juſqu'à la nuit, alors la brebis diſparut, & nous laiſſa hon-

teux, fatigués, & sans sçavoir en quel endroit nous étions. Nous restâmes bien embarrassés ; nous ne sçavions quel parti prendre : l'épaisseur des arbres entrelassés de broussailles, & la nuit la plus noire, nous ôtoient l'espérance de sortir de la forêt avant le jour. Cependant nous marchâmes assez longtems, quoiqu'au hazard ; mais las & fatigués ; craignant de plus de nous blesser contre quelque arbre, nous prîmes la triste résolution de nous coucher sur l'herbe, pour y attendre l'aurore.

J'étois à peine assis, que je vis une lumiere éclatante, à une distance éloignée de

nous. Mes deux amis que j'en avertis, regardoient de tous côtés & ne voyoient rien; je les forçai de me ſuivre; nous avançons; cette clarté ſenſible pour moi ſeul, dirigeoit mes pas; mes camarades marchoient derriere moi, en me tenant par mes habits, ſans ſçavoir ſeulement où ils poſoient le pied, & ſe vangeoient de leurs faux pas, en ſe mocquant de moi.

Lorſque nous eûmes marché aſſez long-tems, mes amis, ainſi que moi, furent éblouïs de l'éclat ſubit qui frappa nos yeux. Mais quelle fut notre ſurpriſe, en voyant une vaſte ſalle quarrée, que des arbres formoient! Tou-

tes les branches de ces arbres étinceloient d'une lumiere vive & brillante, chaque feuille jettoit un éclat argenté & tranſparent, sans perdre rien de ſa forme. Enfin chaque arbre étoit comme un vrai ſoleil, dont les branches ſembloient être les rayons. Des oiſeaux de toute couleur, de toute eſpece étoient ſur toutes ces branches, & faiſoient un concert charmant.

L'emplacement de cette ſalle, excepté peut-être vingt pieds en quarré dans le milieu, étoit un parterre de mille fleurs ; elles étoient entremêlées de feux brillans, qui ſembloient ſortir de la

terre, & qui formoient des chiffres myſtérieux. Cet endroit étoit ſurmonté d'une eſpéce de pavillon, d'un velour cramoiſi brodé en or; les pans dans un beau déſordre, étoient relevés par des agraffes de diamans, le tout ſuſpendu aux arbres par de gros cordons de ſoie & or, d'où pendoient les glans les plus riches. Sous ce pavillon, on voyoit des amours qui badinoient enſemble, ils voltigeoient, ou ils ſe cachoient dans les replis, tenant en leurs mains des guirlandes & des fléches toutes entourées de fleurs. Je ne fus point effrayé de ce ſpectacle; mais je le fus des conſéquences

que j'en tirai d'abord.

L'étonnement où nous étions tous trois, nous avoit ſans doute empêché d'appercevoir dans le vuide du milieu de la ſalle, une table entourée de quatre ſiéges. A la ſurpriſe de mes Camarades ſuccéda une curioſité hardie : approchons, dirent-ils. Je voulus en vain m'y oppoſer, ils m'entraînerent malgré moi juſqu'auprès de cette table; alors nous la voyons ſomptueuſement garnie de tout ce que la ſaiſon pouvoit produire d'excellent & de rare.

Le coup d'œil de tant de mets délicats, augmenta encore l'appétit de mes deux

amis, qui depuis trois heures crioient la faim ; néanmoins ſoit que ce fût ou frayeur, ou ſcrupule, ils n'oſerent ſe mettre à table, & l'avis commun fut de ſortir de ce lieu enchanté. Mais quel fut notre embarras, lorſque nous ne trouvâmes plus d'iſſüe pour nous retirer, & que nous entendîmes une voix articuler ces paroles.

L'Hidimès, tu peux *manger de tout ce que tu vois : ne crains rien non plus que tes Camarades. Une Divinité redoutable aux uns, & chérie des autres, préſide ici. Cette Divinité t'ordonne d'obéir, mérite ſes faveurs par ta confiance, & par ta ſoûmiſſion ; mais tremble ſi tu réſiſtes.*

Si ces paroles nous imprimerent de la crainte, elles nous inſpirerent auſſi la réſolution d'obéir, & tous trois, ſans nous parler, nous convînmes à la faveur d'un regard, qu'il falloit s'armer de fermeté.

Nous voilà donc à table, nouvelle ſurpriſe. Une main inviſible me ſert tout ce qu'il y a de plus délicat ſur la table, & ſemble le partager avec moi, ſur une aſſiette d'or placée vis-à-vis du quatriéme ſiége qui paroiſſoit vuide. Cette même main me verſoit d'un vin délicieux, elle en rempliſſoit auſſi une coupe de criſtal qui étoit à côté de la mienne, elle pre-

noit cette coupe, & dans l'inſtant la coupe vuide étoit remiſe à ſa place. Mes Camarades qui s'étoient raſſurés, me dirent: L'Hidimès, ne craignons rien, tout ici eſt fait pour plaire ; mangeons ce qui nous eſt préſenté d'une maniere ſi aimable, & bûvons à l'honneur de la Divinité qui préſide à cette fête. Je ne répondois rien, j'avois l'air penſif, auſſi étois-je dans une violente inquiétude.

Les propos gais de mes deux amis, qui m'impatientoient beaucoup, furent interrompus par pluſieurs amours, que nous vîmes ſe détacher du pavillon & deſcendre avec rapidité. Après avoir badiné

autour de moi, les uns me paſſant leurs guirlandes aux bras, les autres me préſentant leurs fléches ornées de fleurs, ils enlevent les plats & remontent. Pluſieurs autres Amours ſuccédent avec la même rapidité ; ces derniers jonchent la table de mille fleurs, me préſentent des corbeilles, qui en ſont remplies, tiennent des couronnes dont la plus belle m'eſt deſtinée, & dans l'inſtant la table eſt couverte de nouveaux plats, remplis de mets encore plus exquis que ceux qui venoient de diſparoître. Ces plats ſont encore enlevés de la même maniere, & d'autres les remplacent, apportés de

même par des Amours.

La couronne qui avoit été posée sur ma tête n'y avoit pas resté long-tems ; saisi d'horreur & de crainte, je l'avois prise & jettée loin de moi. Enfin, ce repas si singulier se termina par un nouveau spectacle. Tout d'un coup la table disparut, nous nous levâmes, les quatre siéges en même tems s'évanoüirent ; aussitôt nous vîmes cette superbe salle qui avoit toujours été comme un soleil brillant de lumiere se changer. Tous les arbres, leurs branches & leurs feüilles étoient autant de jets d'eau, qui en tombant formoient des nappes argentées, dont

le murmure étoit charmant, & toutes ces eaux qui tomboient en ſi grande abondance, ſe perdoient & laiſſoient le parterre couvert de fleurs & de lumiere.

Ce ſpectacle après avoir duré quelque tems, s'évanouit, & nous nous retrouvâmes dans la forêt, ſurpris de voir le ſoleil qui l'éclairoit. Quelque fût mon étonnement, il n'égaloit pas la peine que me cauſoit tout ce que je venois de voir; les circonſtances m'en faiſoient trembler pour l'avenir. Je ne pouvois plus douter que je n'euſſe inſpiré de l'amour à quelque fameuſe Enchantereſſe qui venoit de me don-

ner cette ſuperbe fête.

Pour juſtifier à mes deux amis l'inquiétude que je ne pouvois leur cacher, je leur appris les raiſons que j'avois d'être allarmé. Je vais être perſécuté, leur dis-je, & Criſoline auſſi. Après divers diſcours qui ſe reſſentoient du trouble de mon ame, je fis promettre à mes Camarades de taire cette avanture, pour épargner à Criſoline les craintes qu'elle lui devoit cauſer. Nous étions prêts à ſortir de la forêt, lorſque j'apperçus une brebis blanche qui paiſſoit tranquillement, nous approchâmes d'elle, c'étoit la brebis de mon pere, je la pris ſans

qu'elle fît aucune résistance, & je la ramenai au hameau, où je ne dis à personne ce qui m'étoit arrivé.

Etant épris d'une véritable passion pour Crisoline je désirois avec ardeur de la posséder; cette avanture dont je craignois les suites, ajoûta encore à mon impatience. Je me flattois que notre union, en ôtant tout espoir à notre ennemie, la forceroit de renoncer à moi pour jamais. Dans cette idée j'aurois souhaité de me voir dès le lendemain le mari de Crisoline; mais j'aurois voulu le devenir avec autant de secret que de promptitude. Je pris donc la résolution de conjurer Crisoline d'a-

vouer à ſon pere la tendreſſe qu'elle avoit pour moi, & de me laiſſer agir auprès de lui.

Agité d'inquiétude, de crainte, & accablé d'une triſteſſe que je ne pouvois vaincre, malgré le déſir que j'avois d'en cacher la cauſe à Criſoline ; j'allai à Titire. Je la trouvai ſeule, je l'abordai avec un air abattu, le ſien l'étoit encore plus ; ſes yeux paroiſſoient avoir répandu des larmes ; il lui échappoit de profonds ſoupirs, & malgré les efforts qu'elle ſe faiſoit, je voyois ſon ame dans une extrême agitation.

Qu'avez-vous, belle Criſoline, lui dis-je ? Vos craintes ne ſeroient-elles pas en-

core diſſipées ? Diſſipées reprit-elle ! il s'en faut bien, elles augmentent tous les jours. Je vous aime, continua-t'elle, je vois avec une douleur mortelle, les obſtacles qui s'oppoſent à notre union : je crains qu'ils ne ſoient inſurmontables ; je crains que vous n'ayez pas aſſez de tendreſſe pour moi pour me tout ſacrifier ; je crains d'être la victime de votre réſiſtance ; en un mot, l'avenir me fait trembler. Ah, l'Hidimès ! pourquoi vous aimai-je ſi tendrement ! Mais, pourſuivit-elle, ſans me donner le tems de lui répondre, qu'avez-vous, vous-même ? Vous faites de vains efforts

efforts pour dévorer une triſ-
teſſe, dont ſans doute, vous
voulez me cacher la cauſe.
Que vous eſt-il arrivé ? Rien,
répliquai-je ; ma triſteſſe n'a
d'autre cauſe que la vôtre,
elle me pénétre juſqu'au fond
de l'ame. Eh ! quoi, ajoûtai-
je, vous pleurez dans ce mo-
ment même, où je vous jure
que je vous adore ! Eh bien,
ma chere Criſoline, dis-je
en lui baiſant les mains, pour
diſſiper vos craintes aſſurez
mon bonheur. Paphilis pa-
roît avoir renoncé à votre
recherche, vous avez tout
pouvoir ſur l'eſprit de votre
pere, il vous accordera à ma
tendreſſe, quand vous lui
avouerez la vôtre : allons le

trouver, qu'il nous unisse. Je vous trouve trop digne de ma tendresse, me répondit Crisoline, pour rougir en l'avouant; je consens à la déclarer à mon pere; dès aujourd'hui il en sera instruit, & demain vous pouvez me demander à lui.

Il y eut si peu d'ordre dans tout ce que je dis à Crisoline, pour lui témoigner ma joie, & lui exprimer l'excès de mon amour, que je ne puis vous le répéter. J'étois d'autant plus transporté, que j'espérois de notre union la fin des persécutions que je craignois tant que je serois libre.

Le lendemain je partis de ce

hameau pour aller à celui de Titire : l'impatience d'obtenir Crisoline de son pere, me faisoit voler ; l'espérance de la posséder bientôt, avoit presque banni de mon esprit les craintes qui raisonnablement devoient encore me tourmenter. J'arrive à Titire, mais quelle est ma surprise ! je vois la maison du pere de Crisoline qui n'étoit plus qu'un grand mur, sans porte & sans fenêtre. Dans le tems que je regarde ce prodige étonnant, je me sens enlevé, & dans le moment à travers les airs je passe le Penée, au bord duquel je suis remis doucement.

Pendant que je reprens mes

esprits, je vois descendre rapidement un tourbillon de feu; à dix ou douze pieds de terre il s'ouvre; je vois une femme d'environ quarante ans, mais d'une beauté éclatante. Tremble, l'Hidimès, me dit-elle, tremble pour Crisoline: si tu oses la demander à son pere, si tu l'obtiens sans mon aveu, tu la verras poignarder à tes yeux. Tremble pour toi-même, si tu résistes à ce que je voudrai exiger de toi: tu connois mon pouvoir, crains-le, respecte-le: fais mieux, partage-le; je te l'offre, & je te l'offre sans conditions. Je veux bien te mettre en état de ne plus avoir à me crain-

dre, & de posséder Crisoline. Je te laisse y songer ; cependant souviens-toi que je te défens d'aller à Titire ; il y va de la vie de Crisoline. Tu me reverras bientôt pour t'offrir ce qui pourra te rendre aussi puissant que moi, ou pour te punir de tes refus. Le tourbillon se reforma, il remonta dans les airs & en un instant je ne le vis plus.

Imaginez-vous dans quel état je restai ; l'amour même me forçoit de renoncer à Crisoline ; l'obstacle invincible que je voyois à mon bonheur, me faisoit sentir à quel excès étoit ma passion. Plus j'aimois Crisoline, moins j'osois entreprendre de faire

une démarche décisive, ou pour l'obtenir ou pour l'instruire de mon malheur; je sentois la nécessité de ne plus le lui taire. Il étoit des momens où la raison m'abandonnoit assez, pour penser que j'accepterois le pouvoir qui m'étoit offert, si j'avois été certain qu'il m'eût pu rendre tranquille possesseur de Crisoline. A ces momens de foiblesse succédoient des retours sur moi-même, qui me forçoient à me regarder avec horreur. Quoi! disois-je, le désir de posséder Crisoline me rendroit le plus criminel de tous les hommes? Quoi! l'amour que j'ai pour elle, me coûteroit ma vertu?

Ah ! malheureux, rougis de ton égarement ! Quoi ! ne vois-tu pas que c'eſt un piége qu'on a voulu tendre pour te ſéduire. Ah! ma chere Criſoline, vos craintes n'étoient que trop bien fondées ! mais comment ſoûtiendrai-je votre perte ? Non, j'en mourrai de douleur ! Que penſez-vous dans ce moment ? Vous me croyez infidele & parjure, tandis que je vous adore, & que le ſoin de vos jours me prive de toute conſolation. J'étois ſans ceſſe agité de ces cruels mouvemens, & je me faiſois de violens efforts pour ne pas aller à Titire.

Il y avoit quatre jours

que j'éprouvois la plus affreuſe ſituation, lorſque j'allai aux troupeaux de mon pere ; je m'aſſis au pied d'un arbre, où je m'abandonnai au ſommeil. Je ne ſçais ſi je dormis long-tems, mais en m'éveillant je me trouvai dans une eſpéce de grotte ruſtique, éclairée ſeulement par une lampe qui jettoit une grande lumiere. J'avoue que je fus troublé de me voir dans ce lieu ; je regardois en vain de tout côté, je ne voyois nulle iſſüe pour en ſortir: mon effroi augmentoit à chaque inſtant ; je me rappellois Criſoline en pleurs, qui me reprochoit de l'abandonner. Ah! Criſoline, m'écriois-je,

m'écriois-je, à quelles persécutions me vois-je exposé, dans le tems que les apparences vous abusent ! Ma tendresse pour vous me coûtera sans doute la vie, tandis que vous refuserez des larmes à ma mort : mon juste désespoir en augmente encore; ma mémoire ne vous sera point chere. Eh bien ! mourons, & mourons sans consolation.

Dans le tems que je prononçois ces mots, la voûte de la grotte s'ouvrit, & je vis paroître la même femme qui m'avoit parlé dans ce tourbillon, au bord du Penée. Non, tu ne mourras point, me dit-elle, rassure-

toi ; tu peux auſſi ſauver la vie à Criſoline : mais ſi tu me fais la moindre réſiſtance, tu la verras périr à tes yeux. Ne t'informe point des raiſons qui me font exiger de toi, une ſoumiſſion entiere à mes volontés, il n'eſt pas encore tems que tu les ſçaches. Sans te défendre ni te preſcrire rien, je t'offre un pouvoir ſemblable à celui, dont tes yeux ont été les témoins dans la forêt ; ſonge aux avantages attachés à ce pouvoir.

Ne redouter rien, pourſuivit cette cruelle femme, ſe faire craindre, recompenſer ou punir, parcourir l'Univers, devenir inviſible,

détruire ou créer dans un inſtant, commander aux élémens, voilà ce que tu pourras. Que répons-tu ? Parle. Cette propoſition m'inſpira une telle horreur, que ſans examiner le danger que je courois, je répondis : Je le vois, je vais être la victime de ma réſiſtance ; tu vas m'immoler à ta fureur. Eh bien ! termine des jours que je refuſe de racheter au prix que tu m'offres. Prens garde à toi, l'Hidimès, me repartit-elle, défie-toi de ton ignorance & de ton courage ; l'un & l'autre te trompent : l'un te fait croire mon pouvoir criminel, l'autre te perſuade que tu ſoutiendras les ter-

ribles épreuves par où tu dois passer. Désabuse-toi, consulte la raison; elle te dira que le pouvoir immense qui t'est offert, ne blesse point la vertu, & qu'il est beau de se mettre au-dessus des Mortels les plus élevés; elle te dira que toute ta valeur ne pourra repousser les redoutables coups que te prépare ma vangeance. Eh bien! à quoi te résouds-tu? A mourir, répondis-je. A peine eus-je prononcé ce mot, qu'un nuage m'enleva avec rapidité. Ah! Crisoline, m'écriai-je, c'en est fait, je vous perds pour jamais.

Malgré la frayeur dont je fus saisi, je ne perdis point

connoiſſance ; je reſtai plus d'une heure dans ce nuage, & ſans avoir vû ni par quelle route, ni par quel chemin j'avois paſſé, le nuage diſſipé, je me trouvai dans une belle prairie. Je marchai aſſez long-tems ſans rencontrer perſonne pour m'inſtruire de l'endroit où j'étois: car je vis bien que je n'étois plus en Theſſalie. Enfin j'apperçus deux hommes & une femme dont les habillemens m'étoient abſolument inconnus ; je fus à eux, mais leur rencontre ne me fut d'aucun ſecours ; ils n'entendoient point mon langage, & je n'entendois pas le leur ; je connus ſeulement la ſurpriſe

où ils étoient de me voir dans leur pays : mon trouble & mon affliction en augmenterent. Où ſuis-je, m'écriai-je ? je le vois. Je ſuis tranſporté dans un climat inconnu, je ſuis peut-être au bout de l'Univers : y reſterai-je abandonné & ſans ſecours ? A quoi me reſerve l'ennemie qui me perſécute avec tant de barbarie ? Criſoline ſera comme moi la victime de ſa fureur. Que nous ſommes tous deux à plaindre ! la nuit qui ſurvint redoubla encore l'horreur de ma cruelle ſituation. L'eſprit & le corps abattus, je me couchai ſur l'herbe, où après avoir gémi de mon malheur, je me

laissai aller au sommeil.

Au jour naissant je crus entendre la voix de Crisoline, qui me disoit. L'Hidimès, mon cher l'Hidimès, que nous sommes à plaindre ! j'ouvre les yeux, & je vois Crisoline à côté de moi. Quoi ! c'est vous, Crisoline lui dis-je ? Vous êtes donc comme moi l'objet de la fureur de l'exécrable ennemie qui veut nous séparer pour jamais ? Ses persécutions & sa rage me font tout craindre pour vos jours. Je sçai le péril où ils sont exposés, répondit Crisoline; ils seront la victime de votre résistance : l'arrêt m'en a été prononcé, & l'on ne m'a trans-

portée auprès de vous, dans ces climats qui me ſont inconnus, que pour vous fléchir en faveur de vous-même, ou me faire périr à vos yeux. Qu'entens-je, m'écriai-je éperdu ! comment me ſauver du danger où je ſuis ? J'ai également à redouter ma foibleſſe ou ma fermeté. Quoi ! il me faudroit payer vos jours de l'innocence des miens, ou je ne puis ſauver ma vertu qu'en vous voyant périr ! Juſtes Dieux ! quelle affreuſe alternative !

Je gardai un moment le ſilence, les yeux attachés ſur Criſoline, qui en me regardant tendrement, verſoit un torrent de larmes. Mais, con-

tinuai-je, je puis ſauver vos jours & ma vertu ; je puis mourir; mon bras oſera trancher la trame d'une vie malheureuſe : quand je ne ſerai plus, vous ſerez tranquile. Cruel, me dit Criſoline, en voulant mourir, ne prononcez-vous pas l'arrêt de ma mort ? Croyez-vous que je veuille vous ſurvivre ? Non, le même fer nous unira. Eh bien ! mourons, ma chere Criſoline, m'écriai-je avec tranſport ! Que la mort nous uniſſe ! Quoi ! repliqua-t'elle, vous auriez un courage aſſez barbare pour me voir expirer à vos yeux ? & vous m'aimez ! Non, l'Hidimès, vous ne m'aimez point. Je ne vous

aime point, repris-je ? Parlez Crifoline, que puis-je faire pour vous prouver que je vous adore ? Céder, me répondit-elle : céder, m'écriai-je ! Oui, céder, repliqua-t'elle, en vous rendant égal à celle qui veut vous communiquer toutes fes fciences, vous n'aurez plus rien à craindre, & malgré tout l'Univers, nous pourrons être heureux... Eh ! c'eft Crifoline m'écriai-je, qui me tient ce langage ? Crifoline veut corrompre ma vertu ? Devenu criminel envers les Hommes & les Dieux, elle ne me croiroit pas digne de la pofféder. Ah ! Crifoline quel eft votre égarement ! Voulez-

vous ajoûter à tous mes malheurs, celui d'avoir à rougir de vous adorer?

Ah! l'Hidimès, s'écria Crisoline, prêtez-vous à la timidité d'une femme; prêtez-vous à sa foiblesse; je tremble pour vos jours; je tremble pour les miens. Non, je n'ai pas assez de force pour soutenir les malheurs qui nous menacent; songez, l'Hidimès, que ma mort suivra votre refus. Oui, vous allez me voir périr à vos yeux: j'ai déja vû le poignard levé sur moi, pour vaincre la répugnance que je montrois à vous instruire. Peut-être aussi, mon cher l'Hidimès, croyez-vous criminel ce qui ne

l'eſt pas; peut-être qu'un faux préjugé vous abuſe; l'erreur lui a peut-être donné la naiſſance; en ſerons-nous les victimes? Sera-ce la mort qui nous unira? ſera-ce enfin, baignez dans notre ſang, & en expirant dans les bras l'un de l'autre, que nous nous dirons un éternel adieu? Laiſſez-moi Criſoline, lui dis-je, effrayé du terrible ſpectacle qu'elle repréſentoit à mon eſprit intimidé; laiſſez-moi. Vos diſcours en me faiſant trembler pour vous, me font rougir de votre égarement; ils ne ſervent qu'à me faire déſapprouver ma tendreſſe. Non, n'eſpérez pas de me vaincre.

Je ſuis ſans eſpérance, pourſuivis-je, de pouvoir triompher de mon ennemie; mais du moins je ſçaurai triompher de moi-même. Ajoûte, reprit Criſoline, ajoûte que tu ſçauras encore me voir ſans pitié expirer à tes yeux. Le crime, lui répliquai-je, m'eſt encore plus odieux que vous ne m'êtes chere, & ma mort m'affranchira du regret de vous avoir perdüe.

C'en eſt donc fait, s'écria Criſoline; je ſuis ſans eſpérance: Ingrat, pourquoi avez-vous ſçu triompher de cette heureuſe indifférence qui m'aſſuroit des jours tranquiles? Hélas! que je payerai

chérement votre victoire ! Alors les larmes & les ſanglots ôterent à Criſoline la liberté de continuer. Pour moi, j'étois ſi troublé & ſi attendri de voir Criſoline en cet état, que je tremblois que l'amour ne forçât la vertu à céder. La honte que j'eus en ſentant que ma fermeté étoit ébranlée, la rappella : mais ne voulant ni ajoûter au déſeſpoir de Criſoline par ma réſiſtance, ni lui accorder ce que ſes pleurs ſembloient me demander, je gardai un triſte ſilence.

Nous étions tous deux dans cette violente ſituation, lorſque je vis tout d'un coup paroître devant moi mon en-

nemie, je veux dire la Magicienne : ſa vûe me fit frémir de crainte & d'horreur. Eh bien ! Criſoline, lui dit-elle, qu'as-tu obtenu ? Criſoline toute en pleurs, ne répondit rien. Je le ſçais, pourſuivit la barbare ; ton ſilence & tes larmes m'en inſtruiſent. Je ſens redoubler ma fureur contre toi & contre ton amant : Oui, c'en eſt fait, d'un ſeul coup je vais me vanger de tous les deux. En achevant ces mots, elle tira un poignard, & le bras levé, elle avança vers Criſoline. Arrêtez, lui dis-je, en me jettant au devant d'elle ; Criſoline ne doit pas être la victime de votre reſſenti-

ment. Non, ce n'eſt point l'amour que j'ai pour elle qui fait l'obſtacle que vous trouvez en moi ; c'eſt l'horreur que m'inſpire le vice. Pour te punir de ton injurieuſe & fauſſe prévention, me répondit la Magicienne, tu conſentiras dès ce moment à être initié dans les myſteres de mon art, ou Criſoline va périr à tes yeux. Choiſis. Je reſtai interdit & tremblant. Ah, l'Hidimès, s'écria Criſoline, ſauvez moi des horreurs que la mort me préſente ! Par pitié rendez-vous, l'amour & l'humanité le demandent.

Un ſaiſiſſement affreux & la frayeur que j'avois de céder,

der, tenoient ma langue liée. Tu ne dis rien, reprit la cruelle femme que j'avois devant moi. Parle... répons. ... Condamne-tu Crisoline à mourir, ou consens-tu à commander comme moi à toute la nature ? Non, répondis-je d'une voix foible & tremblante : c'est la mort que je veux, continuai-je en tombant à ses pieds : ne me la refuse pas ; frappe, mais épargne dans la malheureuse Crisoline des jours que l'innocence & la vertu doivent te rendre respectables. Vois, me dit-elle en saisissant Crisoline par le bras, & levant l'autre armé d'un poignard sur son sein ; vois comme je

vais les épargner. Je voulus me relever pour me jetter ſur le bras de la cruelle; mais j'étois ſi foible & ſi fatigué de tout ce que j'avois ſouffert depuis plus de vingt-quatre heures, & l'effroi mortel dont j'étois ſaiſi, redoubla à un tel excès, que j'avoue à la honte de mon courage, que je perdis toute connoiſſance. En la recouvrant, je me trouvai couché ſous le même arbre d'où j'avois été enlevé.

Je ne ſentis qu'une foible joie de revoir le rivage du Penée : je ne pouvois me flatter d'être à la fin de mes malheurs ; au contraire j'en enviſageois qui me faiſoient

trembler. L'idée que Crisoline étoit peut-être sans vie dans ce moment, se présentoit à mon esprit avec un effroi proportionné à ma tendresse : je m'imaginois la voir pâle & sanglante me reprocher sa mort; je ne pouvois me pardonner d'avoir perdu le sentiment dans une occasion où il s'agissoit de sauver ses jours, à quelque prix que ce fût; je condamnois ma fermeté, je la nommois barbarie; je me disois que j'étois plus criminel de l'avoir exposée à la rage de mon ennemie, que je ne l'eusse été de me rendre. Je cherchois des raisons pour justifier le pouvoir qui m'étoit offert &

j'en trouvois. Un inſtant après, honteux & déſeſpéré, je rougiſſois de ma foibleſſe, & mon égarement me faiſoit horreur à moi-même. Enfin ne pouvant plus ſoutenir l'incertitude où j'étois de la vie ou de la mort de Criſoline, quoique foible & défaillant, je partis pour aller à Titire.

Etant arrivé au bord du fleuve Penée, j'en vis ſortir une eſpéce de monſtre à figure humaine, qui me dit d'un ton de voix menaçant & épouvantable : arrête, ne va pas plus loin ; tu ne verras point Criſoline : elle vit, mais elle vit tourmentée de mille maux ; tu peux en un

moment les faire ceſſer ; conſulte ta tendreſſe. Ta réſolution priſe, reviens ſur ces bords, je te communiquerai un pouvoir qui te rendra maître du ſort de Criſoline & du tien. Le monſtre en achevant ces mots diſparut, & me laiſſa dans une ſituation difficile à comprendre. Criſoline vit, m'écriai-je ! mais ce n'eſt que pour ſouffrir à chaque inſtant de nouvelles peines : j'en ſuis la cauſe, & je puis avoir la cruauté de la laiſſer en proie à mon ennemie ! Ah ! que ce qu'on appelle vertu, rend barbare ! Enfin cette vertu ſi précieuſe & ſi néceſſaire pour l'heureuſe tranquillité

du cœur & de l'eſprit, manqua à m'abandonner. Ma foibleſſe pour Criſoline me mit au point de ne ſçavoir plus ce que je voulois.

Je revins chez mon pere l'ame agitée de crainte & d'incertitude. Les durs aſſauts que j'avois eſſuiés, les plus affreuſes images que je me faiſois des ſouffrances de Criſoline, mon déſepoir, tout concourut à me ravir abſolument le ſommeil.

Dans mes vives inquiétudes, je me reſſouvins du ſage Théminisès; & ſur ce qu'il m'avoit permis d'avoir recours à lui, ſi je me trouvois dans quelque extrémité fâcheuſe, je me déterminai ſur

le champ à aller le trouver. La honte d'avoir vû chanceler ma vertu, & l'eſpoir que ce ſage mortel la ranimeroit dans un cœur étonné de ſa propre foibleſſe, m'encourageoient encore. Ainſi dès que l'aurore parut, je partis après avoir prié mon pere de trouver bon que je fuſſe quelques jours abſent.

J'arrivai chez Théminisès : charmé de me revoir, il m'embraſſa avec tendreſſe. Je lui racontai ma cruelle avanture ; j'eus aſſez de force ſur moi-même pour ne pas craindre de rougir, en lui avoüant les mouvemens de foibleſſe que l'amour m'avoit inſpirés ; je penſai même

que cet aveu donneroit à Théminisès contre moi des armes victorieuſes. Quand il m'eut écouté avec attention, Theminisès me quitta ſans me répondre : une heure après il revint me trouver dans le jardin où il m'avoit laiſſé.

Vous êtes dans un grand danger, mon enfant, me dit-il ; il vous faudra bien de la vertu & bien de la fermeté, pour éviter de perdre cette heureuſe innocence, ſource de la tranquillité de l'ame. Je puis cependant vous aider à vous ſauver du péril où vous êtes : je ſçai le lieu où s'aſſemblent les Magiciens de la Theſſalie ; ils doivent

vent s'y rendre cette nuit, dixiéme de la Lune; je veux que vous ſoyez le témoin de leurs affreux myſteres, pour vous en inſpirer encore plus d'horreur. Je vous menerai moi-même, & ſans le ſecours de leurs abominables preſtiges, nous ſerons tous les deux inviſibles par la vertu admirable de cette plante que je vais partager avec vous. Armez-vous donc, mon cher enfant, d'un courage digne de mes bontés.

La nuit étant arrivée, Theminisès me mena par des chemins; que je ne connoiſſois pas: nous arrivâmes dans une belle prairie, il me

fit asseoir sur le bord d'un petit ruisseau, il se plaça à côté de moi, me tenant toujours le bras droit. Ce sage vieillard m'exhortoit à me fortifier, dans l'amour de la vertu & dans l'horreur du vice. Ces discours furent interrompus par un Dragon, que nous vîmes en l'air, & qui vint fondre rapidement au milieu de la plaine. Un homme monté sur cet animal, sauta légerement à terre. A peine eut-il fait quelques tours, qu'il parut dans les airs un gros tourbillon de feu, mais encore très-élevé & fort éloigné de nous. Il approche, il descend enfin jusqu'à terre; alors il se sé-

pare, quelle fut ma ſurpriſe & ma douleur ! quelle horreur s'empara de mon ame ! quel fut enfin mon déſeſpoir ! Criſoline . . Grands Dieux , c'étoit elle-même. Theminiſès qui me tenoit toujours par le bras, me le ſerra , en me diſant : Sois maître de toi, l'Hidimès, & écoute.

Criſoline s'approcha du Magicien , ſe jetta d'abord à ſes pieds & lui dit : Mon ſouverain Maître, j'implore votre bonté : que deviendrai-je ſi vous êtes inéxorable à ma priere ! Parle, lui répliqua cet homme ; que me veux-tu ? Vous ſçavez, reprit Criſoline, l'attachement

que j'avois pour mon frere. Ce fut par les ſciences que vous & lui m'avez communiquées, que je ſçus le danger où il étoit à l'armée ; touchée de la plus vive douleur, je traverſai les airs pour le voir ; envelopée d'un nuage j'entrai dans ſa Tente. Un jeune Soldat étoit à côté de ſon lit ; mon frere en voyant le nuage pria le Soldat de ſe retirer ; mais il n'obéit pas aſſés promptement pour mon repos ; je le vis, & malgré la douleur amere que me cauſoit la mort prochaine de mon frere ; malgré l'indifference qui m'avoit toujours garantie de l'amour, je trouvai ce Soldat aimable. Enfin

il triompha dans un moment de toute ma fierté; je l'aimai: je découvris qu'il étoit du Hameau de Cantelme, & d'une famille avec laquelle le hazard m'avoit liée d'amitié depuis quelque tems.

Mon étonnement redoubla encore, quand j'appris que Crisoline étoit la sœur de ce camarade que j'avois eu à l'Armée, & que j'avois vû mourir. Je ne pouvois comprendre les raisons qu'il avoit eu de me cacher le lieu de sa naissance, si voisin de Cantelme. De plus, Crisoline ne m'avoit jamais parlé de ce frere, & je n'avois vû dans son pere nulle trace de douleur. L'Hidimès, pour-

ſuivit Criſoline, de retour au Hameau, me vit & je lui plûs; il déſire avec ardeur notre union, il ignore l'obſtacle qui s'y oppoſe : il a voulu me demander à mon pere, qui m'auroit ſans peine accordée à ſes déſirs. Je lui ai d'abord fait naître la difficulté que Paphilis mettoit à ſon bonheur; mais Paphilis paroiſſant avoir renoncé à ma recherche, je n'ai pû refuſer mon aveu à l'Hidimès, pour qu'il parlât à mon pere. Cependant, comme je ne voulois pas qu'il m'obtînt, puiſque le ſerment que j'ai fait de n'épouſer jamais qu'un homme initié dans vos myſteres, met un obſtacle

entre ce Pasteur & moi qu'il falloit surmonter, j'ai eu recours à mon Art pour traverser & irriter sa passion.

Clitie m'a secondée dans mon dessein; elle a fait trembler l'Hidimès pour mes jours, mais sans avoir pû ébranler sa fermeté. Ah! que l'amour m'a renduë cruelle, s'écria Crisoline! A quelles allarmes, à quels tourmens, à quelles frayeurs n'ai-je pas exposé mon Amant! Que n'ai-je pas souffert en le persécutant! A quoi ont servi tant de cruautés! elles n'ont fait que m'instruire que je suis sans espérance. Enfin, si vous ne me relevez du serment que j'ai fait, je mour-

rai de douleur. Pourquoi m'aſſujettir à une loi ſi cruelle ! Tu pouvois ne pas t'y ſoumettre, repliqua le Magicien; mais il eſt fait ce ſerment, que j'ai exigé de toi avec autant de prudence que d'adreſſe. Eh pourquoi ! s'écria Criſoline ? Pourquoi es-tu femme, reprit-il ? Femme, ne dois-tu pas compte de tes actions à ton mari ? Peux-tu en faire une qu'il ignore, ſans bleſſer ſes droits & tes devoirs, du moins en apparence ? Et cette apparence ſuffiroit pour te rendre criminelle à ſes yeux. Pourrois-tu donc diſparoître à ton gré, & les jours & les nuits ? A la premiere queſ-

tion, que répondrois-tu ? Et si ton mari connoissant ton pouvoir, refusoit de le partager, ne te flate pas, tu lui ferois horreur. Tels sont les préjugés injurieux contre notre Art. C'est pourquoi autant que je puis, j'insiste sur le serment que j'ai exigé de toi; ainsi jamais tu ne peux épouser qu'un homme initié dans nos mysteres. Fais de nouveaux efforts pour vaincre l'Hidimès, acquiere ce sujet à notre empire, ou renonce à lui pour jamais. Si ta tendresse ne peut rien, fais-le trembler par tant d'horreurs & tant de tourmens, qu'il soit contraint à se rendre : si tu ne te sens

pas aſſez de force pour l'accabler de maux, laiſſe m'en le ſoin; je le rendrai digne de toi, ou il périra.

Eh bien! s'écria Criſoline d'un ton de déſeſpoir, il périra. Pouvez-vous eſpérer de vaincre un courage que l'amour n'a pas vaincu, qui n'a pas cédé en me voyant un poignard ſur le ſein? La plus forte des paſſions n'a pû le faire renoncer à l'idée qu'il s'eſt faite de la vertu; il lui ſacrifie tout : l'amour ſeul cependant peut changer une ame; lui ſeul peut juſtifier mon pouvoir aux yeux de l'Hidimès, & le perſuader que ſans crime, il peut le partager avec une amante.

Je vais encore redoubler mes efforts, mais je les redoublerai ſans eſpérance, & ſans ſuccès. Criſoline alors ſe tut.

Le ſilence que le Magicien gardoit, ainſi que Criſoline, fut interrompu par un nouveau tourbillon de feu, qui en ſe diſſipant lorſqu'il fut à terre, me permit de reconnoître la Magicienne que je croyois ſeule coupable des perſécutions où j'avois été livré. Clitie, que voilà, dit Criſoline à ſon Souverain, vous dira tout ce que nous avons tenté pour forcer l'Hidimès à ſe rendre. Nos efforts n'ont ſervi qu'à me prouver ſa tendreſſe, & à

me déchirer le cœur. Quoi ! continua-t-elle, je ſuis ſans eſpérance d'être jamais unie à ce Paſteur que j'aime ſi tendrement, & dont je ſuis adorée ! Fatale deſtinée ! Art déteſtable, pourquoi tes charmes m'ont-ils ſéduite ? Que ne puis-je y renoncer ! Oüi, je payerai de ma vie les avantages que j'ai cherché dans ta poſſeſſion. Ah ! mon ſouverain Maître, pourſuivit-elle, en ſe proſternant encore devant lui, laiſſez-vous attendrir en ma faveur. Tu me fais pitié, lui dit-il, mais je ne puis t'accorder ce que tu me demandes, ceſſe de l'eſperer.

Dans ce moment il parut

dans les airs des monſtres, des tourbillons de feu, & des nuages, qui deſcendoient rapidement vers la Prairie : ſaiſi d'épouvante & d'horreur, je priai Theminiſès de me tirer d'un lieu, où je venois d'entendre l' Arrêt de ma mort, ſoit que je fuſſe ferme dans mes devoirs, ou que je mouruſſe de douleur, de voir Criſoline indigne de mon amour. Nous regagnâmes la maiſon de Theminiſès ſans dire un ſeul mot ; j'étois ſi troublé, que je ne penſai jamais à rompre le ſilence.

Lorſque nous fûmes arrivés, Theminiſès me dit d'aller prendre du repos, & qu'il

me parleroit après. Dormez quelques heures, continua-t'il, vous en avez besoin; mais si votre étonnement & l'agitation où je vous vois ne permettent pas au sommeil de s'emparer de vos sens, obtenez de votre raison de triompher d'une foiblesse, qui ne pouvant plus être justifiée, vous rendroit indigne de mes bontés.

Il est aisé de croire que je ne dormis point. Crisoline Magicienne m'écriois-je à tout moment ! C'en est donc fait ! je la perds pour jamais, cette Crisoline si tendre & si charmante ! Pourrai-je y rénoncer ! Que je la crains ! Que je me crains moi-même!

Mais, reprenois-je, ma tendreſſe pour elle eſt déſormais un crime pour moi. Raiſon, Devoir, Vertu, eh bien, donnez-moi la force de l'oublier. Oublier Criſoline ! ... L'abandonner ! ... Elle en mourra. Quel ennemi le deſtin m'offre-t'il a combattre ? Comment le vaincre. Theminiſès cependant m'ordonne d'en triompher. L'uſage qu'il s'eſt fait d'une vertu plus qu'humaine, lui perſuade que cette même vertu, peut & doit nous rendre toujours maîtres de nos paſſions. L'agitation où j'étois me faiſoit prononcer ces diſcours à haute voix ; Theminiſès qui m'é-

coutoit, parut, & me dit d'un ton sévere.

L'Hidimès, prend garde à toi, Crisoline te coûtera ton innocence : crains de devenir aussi coupable qu'elle. La découverte que tu viens de faire, auroit déja dû étouffer ta tendresse, en t'inspirant pour cette criminelle fille, toute l'horreur que le vice doit imprimer à la vertu. La raison peut tout obtenir de nous, quand cette vertu la soutient ; douter de son triomphe, c'est annoncer sa défaite. Quoi ! sans être émû par la présence de Crisoline, tu crains de succomber ! Que n'auras-tu point à redouter, lorsque ses larmes, ses soûpirs,

pirs, & un tendre désespoir attaqueront ta vertu? Que d'ennemis tu vas avoir à combattre! La dangereuse éloquence que Crisoline emploïera pour te prouver que son Art n'a rien de criminel, le pouvoir enfin que lui donne sur ton cœur ta passion. Auras-tu assez de fermeté pour vaincre de tels ennemis? Ne te flate point, tu aurois cedé à Clitie & à Crisoline, si la nature effrayée ne t'avoit pas ravi l'usage de tes sens; c'est à elle seule & non à ta vertu que tu dois aujourd'hui ton innocence.

Honteux & confondu des justes reproches de Theminisès, je me jettai à ses pieds,

& en lui tenant les genoux, je lui dis : C'en eſt fait, vos invincibles diſcours, que la ſageſſe la plus experimentée vous a dictés viennent de me rendre à moi-même : pardonnez un premier mouvement de foibleſſe, que vos utiles remontrances viennent de ſurmonter. Toutefois je ne me flate point, je vois tous les tourmens que la rage, la vengeance, & l'amour mépriſé, inventeront pour me punir d'oſer être vertueux. Mais pour ſoûtenir tous ces tourmens, & pour réſiſter à Criſoline, je n'aurai qu'à me rappeller vos divines paroles ; elles viennent de porter le calme &

l'aſſurance dans mon ame. Oüi je me ſens digne de vos bontés, je les implore, continuez-les-moi, je les meriterai toujours. Trop heureux qui peut avoir un tel guide, pour ramener l'eſprit & la raiſon de leurs égaremens! J'ai commencé à te proteger, mon enfant, me répondit Theminiſès, & je te jure de ne jamais t'abandonner. Mes connoiſſances quoiqu'aſſez étenduës, ne ſuffiront peut-être pas pour t'arracher à la puiſſance fatale de Criſoline; je vais néanmoins travailler pour toi, & je commencerai par implorer le ſecours des Dieux.

Le lendemain Themini-

ſès me mena dans une chambre, où il y avoit un bain. Mon enfant, me dit-il, tu as beſoin de réparer tes forces abattuës par les fatigues du corps & de l'eſprit ; voilà un bain que je t'ai préparé, il te rendra plus fort que tu ne l'as jamais été, jette-toi dedans, reſtes-y une heure, & lave-toi la tête ainſi que le viſage. J'obéis à Theminiſés, & je ſortis de ce bain tel qu'il me l'avoit promis. Je fus le chercher dans ſon Jardin, où il ſe promenoit ſeul. Il me dit en me voyant ; tu es à preſent en état de partir, va, mon enfant, retourne chez ton Pere. Tu verras peut-être Criſoline ; arme-toi d'un

courage inébranlable, sur tout cache-lui ce que tu sçais de sa propre bouche. Pars, & reviens dans huit jours.

J'arrivai chez mon Pere, plongé dans une tristesse que rien ne pouvoit vaincre; l'agitation de mon ame étoit extrême, je croyois à tous les momens aller tomber dans des périls, dont l'idée me faisoit d'autant plus trembler, que Crisoline étoit toujours victorieuse de mon cœur. Je ne pouvois douter que Crisoline ne fût Magicienne, & je ne pouvois le croire; tous mes sens se révoltoient, & contre elle & contre moi. Je me rapellois ce qui m'étoit arrivé à

l'armée, où je ne reconnoissois que trop Crisoline; mais ce que je ne pouvois comprendre, c'étoit qu'elle fût sœur de Thermilis. Pour m'éclaircir sur ce sujet, j'allai trouver Lindor, je lui confiai ma cruelle avanture. Voici ce qu'il m'apprit.

Le Pere de Crisoline, me dit-il, avoit deux fils, mais plus âgés de dix ans que leur sœur. Thermilis étoit l'aîné, & sans doute celui dont vous venez de me parler. Il s'en falloit bien qu'on le regardât à Titire, comme un bon sujet; il avoit beaucoup de vices, peu de bonnes qualités, & ce que vous venez de me dire, m'apprend

que le tems, les occasions, & le commerce des méchans, avoient entierement déterminé son caractere au crime. Thenais le cadet, étoit un garçon charmant par sa figure, par son esprit, par ses manieres, & par tous ses sentimens; aussi faisoit-il les délices de son Pere. Cette tendresse, justifiée par le mérite & la vertu de Thenais, mit la désunion entre les deux freres; un rien les broüilloit & jamais on n'obtenoit de Termilis un raccomodement sincere.

Une fille du Hameau jeune & belle, leur inspira de l'amour à tous les deux; mais elle donna la préference à

Thenais. Les ſcins & les aſſiduités de ce dernier furent bien reçus, & Termilis ſe vit rebuté ; il ſentit avec un dépit violent, que ſon frere le rendoit auſſi malheureux auprès de Menante, que dans la maiſon paternelle ; ſon reſſentiment égala ſa paſſion, il maltraita ſon frere, il le fut à ſon tour de ſon Pere, auprès de qui ſes torts ne pouvoient trouver grace, ils portoient un caractere trop odieux, ils étoient trop réiterez. Mais ſon déſeſpoir alla juſqu'au dernier excès, quand il vit que Menante, alloit être la récompenſe de la tendreſſe de Thenais ; il ne fut plus maître de lui, ſon amour

amour étouffa dans ſon cœur, les ſentimens de la nature & ceux de l'honneur. Il poignarda enfin ſon frere à la porte de Menante.

Ce crime affreux ſouleva contre Thermilis tout le Hameau : il prit promptement la fuite. Son pere dont l'affliction touchoit tout le monde, lui fit donner une ſomme d'argent, pour le mettre en état de ſortir de la Contrée. Il y a près de dix ans de cette horrible cataſtrophe ; depuis ce temps on n'a point entendu parler de Thermilis : il eſt oublié dans le Hameau, & Criſoline y eſt regardée comme ſeule héritiere des biens de ſon pere.

Menante prouva quelle étoit ſa paſſion pour Thenais, en rejettant dans le Temple de Diane, où elle eſt aujourd'huy, une des Prêtreſſes de la Déeſſe.

En quittant Lindor je repris le chemin de la maiſon; je rencontrai ma ſœur qui revenoit de chez Criſoline. Théane ignoroit tout ce qui ſe paſſoit, elle me dit que Criſoline étoit malade; elle ajoûta, qu'elle me prioit inſtamment de l'aller voir le lendemain, & elle s'acquitta de ſa commiſſion avec un ſourire de complaiſance. Je l'avoüerai à ma honte, l'inquietude que me causa la maladie de Criſoline, la

crainte qu'elle n'augmentât, ſi je lui donnois le chagrin de la négliger, ma foibleſſe enfin, tout m'entraîna malgré moi à Titire.

Je vis Criſoline, & à ſa vûë, quand même je ne me ſerois pas condamné à un ſecret éternel, tout reproche auroit expiré ſur mes levres. Quoique triſte & abattuë, je la trouvai ſi charmante, que les larmes me vinrent aux yeux, en penſant qu'il me falloit renoncer à elle pour jamais. Je friçonnois en enviſageant les combats, que j'aurois à ſoutenir avec moi-même, pour ne pas ſuccomber; & je me repentois d'être venu m'y expoſer. Eh

bien, mon cher l'Hidimès, me dit-elle, en me prenant la main, & les yeux baignez de larmes, vous rappellez-vous avec quelque pitié, le péril où vous m'avez vûë? Ne vous êtes-vous point reproché une fermeté qui tient de la barbarie? Non, lui repliquai-je, d'un ton assuré. Non, reprit-elle, & vous m'aimez! Allez, vous ne m'aimez point: Vous ne m'aimâtes jamais: Jamais vous ne sçûtes aimer! Ah! je ne le vois que trop, je serai la victime de la malheureuse passion que vous m'avez inspirée. Elle accompagnoit ces reproches d'une tendresse qui me déseſperoit.

Je ne pus jamais avoir la force de ne pas protester à Crisoline, que je l'adorois toujours. Mais feignant d'en douter, elle me jura qu'elle mourroit de douleur, si je refusois de faire tout ce qui pouvoit concourir à notre union. Je lui demandai en tremblant ce qu'il falloit que je fisse. M'aimer assez, me répondit-elle, pour n'avoir de volonté que la mienne, & pour me tout sacrifier. Je suis prêt, lui repartis-je, à sacrifier ma vie pour vous; ordonnez; mais je ne vous sacrifierai rien, s'il en doit coûter quelque chose à ma vertu. Vous devez la connoître, elle est à l'épreuve de

tout, ainſi n'exigez rien de moi, qui puiſſe la bleſſer. Vous-même vous me deviendriez odieuſe, je ne puis & ne veux vous aimer qu'en vous eſtimant. Ah! Criſoline, pourſuivis-je avec tranſport, & en me jettant à ſes pieds, ſi mon amour vous eſt cher, donnez-moi la douce ſatisfaction de vous voir auſſi vertueuſe que tendre. Nous ne pouvons être heureux qu'à ce prix. Que l'amour remporte cette victoire.

Je t'entens, me repliqua Criſoline, & tu m'as entendu. Eh bien, ingrat, renonce à moi; fais plus, deteſte moi: remercie-toi d'être plus bar-

bare encore que vertueux. Joüis du plaiſir de me voir expirer de douleur. Criſoline alors s'abandonna à un tel excès de déſeſpoir, que je crus qu'elle alloit mourir.

Ce fut le ſouvenir de Theminiſès qui me donna dans ce moment une force dont je fus étonné moi-même. Mais craignant de perdre la fermeté ſi néceſſaire pour me ſauver d'un danger ſi preſſant, j'appellai le pere de Criſoline. Ingrat, me dit-elle, crois-tu qu'un autre que toi puiſſe me tirer de l'état où tu me mets? Peux-tu le voir avec une dureté capable de me faire mourir de honte? C'en eſt donc fait, s'écria-t'el-

le, je ne ſuis plus aimée ! Cruel, acheve, donne-moi la mort ; arrache la vie à cette infortunée qui t'adore. Quoi! tu ne daignes pas jetter ſur moi un regard de pitié ? Barbare, tu me ferois haïr la vertu. Je le vois, tu me deteſtes : Eh bien, fuis, ta préſence m'irrite, retire-toi, mais tremble, ingrat, je ne ſouffrirai pas ſeule.

Jamais je n'ai obéi ſi promptement & avec tant de peine, car j'avouë, que je m'étois fait un effort extrême, pour vaincre les mouvemens de foibleſſe, qui vouloient m'entraîner, comme malgré moi, aux pieds de Criſoline. Je la quittai

l'ame auſſi agitée que la ſienne ; j'étois attendri & pénetré de la plus vive douleur. Jamais enfin, je n'ai tant ſouffert.

Ce fut avec un trouble inexprimable que je regagnai le Hameau. Un oiſeau dans l'air me faiſoit trembler, & paroiſſoit un monſtre, qui alloit m'enlever ; les menaces de Criſoline avoient rendu mes ſens ſuſceptibles de toutes les impreſſions de la terreur. Je trouvai ma ſœur en entrant dans la maiſon ; elle me demanda le ſujet du trouble où j'étois. Ah, ma chere Théane, lui dis-je, vous n'aurez bien-tôt plus de frere ! Suivez-moi dans le

verger, je veux vous confier tous mes malheurs.

Je lui racontai mon avanture, dès ſon commencement; elle fremiſſoit d'horreur & de crainte en m'écoutant; elle ne pouvoit, ſans trembler, enviſager tout ce que j'avois à redouter; elle craignoit ma tendreſſe, dont elle voyoit toute la violence, elle craignoit pour mes jours; cependant elle m'exhorta en verſant des larmes, à la vertu, & à la fermeté. Je ne fus pas long-tems à avoir beſoin de l'un & de l'autre.

Deux jours après, étant couché dans la prairie, qui eſt derriere ma maiſon, je ſentis la terre s'ébranler ſous

moi. Mais quel fut mon effroi, en voyant un monſtre ſur lequel je me trouvai aſſis, & qui dans le moment m'enleva dans les airs avec rapidité ! Je perdis toute connoiſſance ; un coup de baguette me la rendit. Je regarde, je me vis dans un antre affreux, & vis-à-vis de moi, le déteſtable Souverain de Criſoline. Je ne doutai plus, qu'ayant perdu toute eſperance de me vaincre, & pouſſée à la vengeance, Criſoline ne m'eût livré à ce méchant homme. Je me ſouvenois de lui avoir entendu dire, qu'il me ſoumettroit à ſon empire, ou qu'il me feroit périr ſi Cri-

ſoline m'abandonnoit à lui. Pouvois-je donc douter de ma perte, en me voyant au pouvoir de ce redoutable ennemi.

Aime-tu Criſoline, me dit-il ? Aime-tu la vie ? Parle. J'aime la vertu, lui répondis-je, & je ſuis prêt à lui ſacrifier Criſoline & la vie. Fais moins le courageux, me repliqua-t'il ; crains ce pouvoir immenſe que je t'offre & que tu oſes mépriſer : Tremble que je ne l'exerce contre toi. Ce ſera ta ſoumiſſion, qui te rendra poſſeſſeur de Criſoline, ou ce ſera la mort qui la vengera de ta réſiſtance. Elle auroit, lui répondis-je, un plus beau triomphe à

remporter ; qu'elle t'abhorre autant que je te deteſte, & nous ſerons dignes l'un de l'autre. Ne m'irrite point, me dit le Magicien, rens-toi. Ne l'eſpere pas, repartis-je. Ajoute à tous tes crimes celui de me faire périr. Punis-moi d'oſer te montrer une ame auſſi vertueuſe que la tienne eſt impie. Frappe, je ſuis prêt à recevoir tes coups. Eh bien ! tu mourras, me répondit-il, en frappant la terre de ſa baguette, tu ne m'auras pas outragé impunément ; ton inſolence mérite la mort.

A l'inſtant il parut trois monſtres affreux ; ils ſembloient attendre impatiam-

ment l'ordre de me dévorer. Ta vie dépend de ta derniere réponſe, pourſuivit le Magicien; mais ce moment eſt le ſeul que j'accorde à ton choix, entre la vie & la mort. Tu vois ces monſtres, il faut qu'ils ſoient ſoûmis à ta puiſſance, par le pouvoir de cette baguette, que ma bonté t'offre encore, ou il faut que tu ſois livré à toute leur fureur; décide de ton ſort, il eſt dans tes mains.

J'avoüe que la nature étoit effraïée; la vûë de ces trois monſtres, & les ménaces du Magicien, m'intimidoient. J'étois interdit & tremblant : je ſentis que je manquois de courage pour

me livrer à la mort. Tout enfin me faiſoit fremir de crainte & d'horreur. Le ſouvenir du divin Théminisès, rapella dans cet inſtant ma vertu, & ma fermeté, il fit ceder la nature effraïée à l'amour que ce ſage mortel m'avoit inſpiré pour mes devoirs. Le Magicien voyant que je ne répondois rien, me crut ébranlé. Tiens, me dit-il, prens cette baguette, ordonne à ces monſtres de diſparoître, & en traverſant les airs, vole aux pieds de Criſoline, pour y recevoir ſa foi. Perfide, répondis-je d'un ton ferme, n'eſpere pas de me vaincre ; ma vie eſt en ton pouvoir, diſpoſes-en au

gré de ta fureur. Oui, me dit-il, je vais en diſpoſer, je vais punir ton inſolent orguëil & vanger Criſoline malgré elle.

Le Magicien frappe les monſtres ſur la tête, auſſi-tôt ilsviennent ſur moi avec une telle fureur qu'ils me renverſent; mais en même-tems ils s'arrêtent, ils reculent, & ils diſparoiſſent. Raſſuré par un événement ſi peu attendu, je me releve, je vois mon ennemi confondu, ne pouvant cacher ſon étonnement. Le mien n'étoit pas moindre. Il garda un moment le ſilence, puis il me dit: Tu penſes avoir l'avantage! Tu crois échapper à

ma

ma juste fureur ! Ne l'espere pas. Je t'abandonne dans cette Caverne où sans secours tu attendras la mort. En achevant ces mots, il disparut.

La situation où il me laissoit, seroit difficile à comprendre. Je me voyois dans un antre affreux, qui ne recevoit de jour que par l'extremité du haut, & cet antre devoit être mon tombeau ; cette idée se présentoit à moi dans toute son horreur ; je sentis alors, que ni les persecutions, ni les plus grands malheurs n'éteignent jamais l'amour de la vie : on croit la mépriser quand on ne voit point la mort ; mais à son aspect la

nature effraïée se souleve. Je n'étois pas dans ces sortes d'accablemens, qui ôtent presque tout sentiment, j'étois dans une situation violente, je m'agitois, je me tourmentois, je friçonnois d'horreur, en pensant que j'étois condamné à compter les momens qui devoient me conduire à ma fin, & qui me sembloient passer rapidement.

Le souvenir de Crisoline m'étoit odieux & cher en même-tems. Je lui pardonnois tout ce qu'elle avoit tenté pour me séduire, mais je lui reprochois avec emportement, de m'avoir livré à la fureur de son Souverain.

Enfin ce que je craignois arriva. Le peu de jour que je voyois, & qui étoit pour moi comme un ami, dont la compagnie sembloit vouloir me consoler, en me promettant quelque secours, disparut, & la nuit ajouta encore au desordre de mon ame.

Le divin Théminisès me revenoit sans cesse dans l'esprit; je ne doutois point que je ne fusse redevable de la vie, à ce bain où il m'avoit fait entrer; je l'appellois à mon aide, & j'esperois toujours en lui, mais je l'appellois en vain, je restois abandonné & sans secours. Le jour avoit disparu deux fois, & deux fois la nuit lui

avoit ſuccedé, le tems s'écouloit & je ſentois mes forces s'affoiblir, ainſi que le regret de quitter la vie : enfin j'étois ſans eſperance, & les horreurs d'une mort prochaine, m'avoient jetté dans un extrême abattement, lorſque je vis tout-à-coup paroître Criſoline.

Sa vûë me cauſa des mouvemens oppoſés l'un à l'autre ; je ſentis la joïe que m'inſpira l'eſpoir d'être rendu à la vie ; je ſentis de l'indignation & de la colere, je fus ému & troublé, je gardai le ſilence. Les momens ſont precieux, me dit Criſoline, il faut te tirer promptement de ce lieu, où depuis

trois jours tu ne vis ni ne meurs: les horreurs du trépas n'ont pû te vaincre, continua-t'elle, tu m'immoles à des faux préjugés. Eh bien! je veux tenter de te vaincre par la génerosité; je veux que tu me doive la vie, dans le tems même que je devrois t'abandonner. J'espere que l'amour & la reconnoissance obtiendront de toi ce que j'en attends; mais souviens-toi que je mourrai, si tu rénonces à moi pour jamais. Il n'est plus temps de feindre, tu sçais à quel prix tu peux m'obtenir; songes y, & crains le redoutable ennemi, à qui dans mon premier mouvement de dépit je t'ai livré;

il peut malgré moi te punir.

Crisoline me frappa sur l'épaule avec une petite baguette, je tombai aussi-tôt sans connoissance, & lorsque je la repris, je me trouvai dans la Bergerie de mon pere.

Dans le moment que je traversois la cour, j'apperçus ma sœur, elle fut éffraïée de l'état où elle me vit. J'étois si pâle, si défait & si foible, qu'à peine pouvois-je me soutenir. L'air qui m'avoit surpris me fit perdre le sentiment, en racontant à ma sœur le péril où je venois d'être exposé; elle me secourut, & me fit prendre

quelque nourriture, qui jointe à la joie que je ressentois d'être échapé des bras de la mort, me fit bien-tôt revenir. Je lui dis que je voulois aller trouver Théminisès, pour lui demander son secours, & pour que ses sages conseils pussent m'éclairer, dans la conduite que je devois tenir.

Je me souviens toujours avec plaisir de la preuve d'amitié que je reçus de ma sœur dans cette occasion. Elle aimoit Therssandre aussi tendrement qu'elle en étoit aimée; ils devoient être unis dans deux jours, mon absence retardoit leur bonheur; mais l'amour dans ce mo-

ment ceda aux tendres ſentimens de la nature effraïée du péril où j'étois expoſé. Partez, mon frere, me dit Théane, allez chercher le ſecours que vous eſperez du vertueux & éclairé Théminisés. Partez, & croyez que Therſſandre n'aura point de part à l'impatience que je reſſentirai de vous revoir. Pour joüir du bonheur d'être unie à ce que j'aime, il faut, mon frere, que je n'aïe plus rien à craindre pour vous. Touché ſenſiblement du ſacrifice que me faiſoit ma ſœur, je l'embraſſai avec tendreſſe, & le lendemain je partis au jour naiſſant.

Théminisès me reçut avec joye,

joye ; il crut ne devoir pas me refuſer la ſatisfaction de lui entendre louer ma fermeté. Je ne doute pas, mon enfant, me dit-il, que les Dieux contens de ta vertu, ne ſoient propices au deſſein que j'ai de te délivrer des pourſuites criminelles de Criſoline. Les connoiſſances que ces mêmes Dieux m'ont accordées, t'ont déja garanti de la fureur des monſtres qui ont voulu te devorer dans l'antre, par le bain ſalutaire où je te fis entrer avant de me quitter : je ne voulus pas te dire quel en ſeroit l'effet, ta fermeté auroit été ſans mérite ; & je voulois que tu

ne la dusses qu'à ton amour pour la vertu. Je l'esperois, je ne me suis pas trompé, je suis content, & je t'aime. J'avois aussi découvert que ta vie ne courroit aucun risque, c'est pourquoi je te fis partir ; mais ce seroit exposer ta vertu, & trop compter sur elle, que de te laisser plus long-tems en proïe à l'amour de la dangereuse Crisoline ; il est tems de te soustraire à la puissance de son art criminel.

Tu viens de me dire, poursuivit Théminisès, que tu avois confié à ta sœur, les périls où l'amour & l'art de Crisoline t'avoient exposé. Eh bien, ta confidence te

ſera utile, ce ſera de ta ſœur dont nous nous ſervirons pour executer ce que je projette. Tu vas lui envoyer par Liſis une liqueur qu'elle donnera adroitement à boire à Criſoline, en la mêlant dans quelque boiſſon. Cette liqueur lui fera perdre la mémoire de t'avoir aimé, & de tout ce qu'elle a fait pour corrompre la pureté de ton cœur; elle te reverra non-ſeulement avec indifference, mais comme un homme qu'elle n'aura jamais vû. Quoi, dis-je douloureuſement, Criſoline ne m'aimera plus? Pourquoi lui arracher la paſſion qu'elle a pour moi? Ah! divin Théminisès,

ajoutai-je vivement, arrachez plûtôt Crisoline à sa profession criminelle ! Ramenez-la par votre divin pouvoir au culte des Dieux. Par ce retour, qui me permettra de m'unir à elle sans crime, vous nous rendrez à jamais heureux.

Je n'ai pas voulu t'interrompre, me repliqua Théminisès, j'ai voulu te laisser le tems de montrer toute ta foiblesse, ou plûtôt ton égarement. Rougis de ce que tu viens de dire: Crisoline ne peut jamais avoir à tes yeux cette pureté de cœur qui la rendroit seule digne de toi. Les Dieux pourroient lui pardonner, sans que ce par-

don justifiât le choix que tu ferois d'elle pour ta compagne. Je pourrois aisément te faire perdre aussi le souvenir de tes foiblesses ; mais tu ne serois pas corrigé. Le souvenir honteux d'un égarement est nécessaire dans une personne bien née, il donne de la force à la raison. C'est donc la raison qui doit te guérir, elle doit te reprocher que tu ne l'avois pas assez consultée dans ce fatal engagement ; elle doit enfin te faire rougir. Ah ! m'écriai-je avec transport, je sens que cette raison, que vous venez de rappeller de si loin, m'éclaire. Que Lisis parte.

Je pensai que ma sœur jeu-

ne & timide, & de plus prévenuë contre Crisoline, ne voudroit pas se charger de ma commission. Dans cette crainte ce fut Lindor que j'en chargeai ; je lui avois ouvert mon cœur, il étoit instruit des persecutions où l'art & l'amour de Crisoline m'avoient livré, ainsi je ne doutai point qu'il ne fît ce que je voulois.

Lisis partit, Lindor fut instruit par lui, & par un billet que je lui écrivois, il fit ce que je voulois, & Lisis revint, après avoir resté huit jours dans son voyage. Il apprit à Théminisès, que Lindor avoit été le lendemain de son arrivée à Titire,

& qu'il avoit fait boire à Crisoline toute la liqueur, en dînant avec elle chez son pere.

J'aurois écouté ce récit avec tranquillité, si un reste de honte de mon égarement, ne m'eût causé de la confusion. Je devine ce qui se passe dans ton ame, me dit le sage Théminisés, & j'en suis content. Pars, tu n'as plus rien à craindre. Va, mon cher Lidimès, souviens-toi toujours de moi, sois sur que tu me seras toujours cher, parce que je suis sur que tu seras toujours vertueux.

Les experiences que j'avois faites du profond sçavoir de Théminisès, me firent le

quitter à regret, & revenir au Hameau avec confiance. Peu de jours après j'eus la satisfaction de voir ma sœur unie à Therſſandre. Le plaisir que je ſentois d'avoir cet ami pour frere, & de le voir auſſi content que ma ſœur étoit heureuſe, me fit croire que je triompherois bien-tôt de ma foibleſſe. Il m'en coûta cependant quelques efforts, & quelque temps pour effacer entierement l'idée de Criſoline. Mais enfin ne la voïant plus, ne pouvant que la mépriſer, & me rappellant ſans ceſſe les leçons de Théminisès, je parvins à l'oublier entierement.

Il y avoit près de deux ans que cette avanture m'étoit arrivée, lorſque j'appris la mort d'un frere de ma mere richement établi dans le Hameau où Sophilette a pris naiſſance. Mon pere me fit partir, pour aller recuëillir la ſucceſſion de cet Oncle. Je vis Sophilette, ſa beauté me ſurprit encore moins, que les agrémens & les graces naïves, qui accompagnoient toute ſa perſonne. Je fus vivement touché de tant de charmes; enfin je fus bien-tôt épris d'une ſi forte paſſion, que comparant la tendreſſe que Criſoline m'avoit autrefois inſpirée, à celle que je reſſen-

tois, je crus aimer pour la premiere fois. Mon bonheur égala mon amour, je plûs à Sophilette ; mais une heureuſe ſimplicité, & le préjugé de ſon éducation, lui firent prendre les mouvemens qu'elle ſentoit en ma faveur, pour un enchantement.

Je fus quelque tems la victime de l'erreur de Sophilette ; enfin l'amour permit que je la déſabuſaſſe : je lui appris à ſon grand étonnement, qu'elle m'aimoit ; je la demandai à ſon pere, je l'obtins, & l'amour en nous uniſſant, jura que nous ſerions toujours heureux. Serment que ce Dieu ſouvent trompeur, n'a pas fauſſé. Peu

de jours après notre mariage, j'amenai Sophilette dans notre Hameau ; le ſuffrage que tous les habitans donnerent à mon choix, mit le comble à mon bonheur, & ſembla m'annoncer qu'il dureroit autant que ma vie.

De retour ſur les bords heureux du Penée, je ſentis bien-tôt un deſir violent d'aller apprendre à Théminisès, que les Dieux venoient de me donner une compagne auſſi vertueuſe, que Criſoline étoit criminelle. Je partis; Theminisès me reçut avec des marques de tendreſſe, qui ajoûterent encore à la joye que je reſſentois de le voir. Ce grave & digne vieil-

lard ne put écouter ſans ſourire, que Sophilette m'eût pris pour un enchanteur; cette innocence en le charmant, lui donna une idée juſte de la vertu de Sophilette, & de mon bonheur.

Jugez, mes enfans, du tendre attachement que j'avois pour Théminisès, du plaiſir que je trouvois dans ſes ſages & ſolides entretiens; j'étois paſſionnément amoureux de Sophilette, cependant je reſtai huit jours avec lui, ſans nulle impatience de le quitter. Dans toutes les converſations que j'avois avec ce reſpectable mortel, je lui trouvois un ame ſi élevée, un eſprit ſi étendu, un ſça-

voir ſi profond, une connoiſſance ſi parfaite de toutes choſes, & ſur tout des foibleſſes du cœur humain, connoiſſance que je ſentois qu'il avoit acquiſe par de triſtes experiences, & qui l'avoit conduit à la perfection de la philoſophie, que je ne pouvois croire qu'un homme ſi éclairé & ſi ſuperieur aux autres hommes, eût une naiſſance ordinaire, & eût paſſé ſes jours dans une vie privée.

Je penſois donc que Théminisès joignoit à l'avantage d'une illuſtre origine, celui de s'être élevé au-deſſus d'elle, par les qualités brillantes & ſolides de ſon cœur, &

qu'il devoit à quelque grand malheur, ſa ſageſſe, ſa tranquilité, & la reſolution qu'il avoit priſe de finir ſes jours dans la retraite. Ces réflexions excitoient ma curioſité ; je n'oſois néanmoins la laiſſer appercevoir à Thémisès ; je craignois qu'il ne la deſapprouvât : mais l'amitié dont il m'honoroit & la tendreſſe reſpectueuſe qu'il me connoiſſoit pour lui, m'attirerent toute ſa confiance, & le déterminerent à m'apprendre ce que j'avois tant d'envie de ſçavoir.

Il me dit qu'il étoit Egyptien & d'une illuſtre naiſſance. Cette premiere ouverture m'enhardit ; après lui

avoir avoüé que j'avois toujours pensé qu'il n'étoit pas un homme ordinaire, je lui témoignai le desir ardent que j'avois d'apprendre les évenemens, qui pouvoient l'avoir conduit en Thessalie. L'histoire de ma vie, mon enfant, me dit-il, seroit trop longue pour te la raconter; de plus, j'aurois, je crois, bien de la peine à m'en rappeller toutes les circonstances; & les plus intéressantes me toucheroient trop sensiblement; je puis néanmoins satisfaire ta curiosité, ayant écrit sans en avoir oublié les moindres détails, tout ce qui m'est arrivé, jusqu'au moment où

le deſtin, laſſé de me perſecuter, m'a conduit dans cette heureuſe retraite. Il faut t'expliquer les raiſons que j'ai eu pour me livrer à cette occupation.

Le ſort qui m'avoit été tantôt favorable, tantôt contraire, me força à trente-ſix ans, de quitter l'Egypte pour aller chercher dans un autre climat, une tranquillité qui m'avoit toujours fui. Je parcourus d'abord toute la Grece. Un déſir curieux me mena enſuite dans les Gaules, où le ſort qui avoit juré de ne jamais me rire, que pour me porter plus ſûrement les coups les plus ſenſibles, me força de les quitter, après un ſéjour

ſéjour de ſix années. J'allai à Cartage. L'homme ne peut ſe ſuffire à lui-même, mon enfant; quelque rebuté qu'il ſe croit du commerce du monde, le dépit & la mauvaiſe humeur ſeulement, lui perſuadent qu'il peut s'en paſſer, tandis que le beſoin réel qu'il a de ſon ſemblable, l'en approche ſans y ſonger. J'ignorois encore le parti que je prendrois, quand je ſerois las de voyager; mais je croyois ſçavoir, que jamais mortel ne pourroit me faire goûter le charme attaché à une ſolide & tendre amitié. Je fuïois les hommes, même au milieu d'eux, je ne leur parlois que pour

m'inſtruire.

Un étranger dont j'ignorois l'illuſtre origine, attira mon attention, non par une phiſionomie & un air de majeſté qui en impoſoient, mais par une conduite ſemblable à celle que je tenois. Cet étranger étoit un Prince Scithe, nous nous examinions, & nous étions tous deux étonnés de nous voir cette conformité de conduite. Elle nous fit penſer avantageuſement l'un de l'autre, & nous donna occaſion de croire, qu'une vie traverſée & de grands malheurs, nous avoient également mené au même point.

Ces idées reciproques nous

inſpirerent un commun de-ſir de nous connoître. Nous nous parlâmes, nous nous ſondâmes, nous nous écoutâmes, enfin nous devînmes amis. Une heureuſe ſimpathie, un parfait rapport dans l'eſprit & dans le caractere, une commune confiance, qui nous inſtruiſit que nous étions auſſi malheureux, auſſi rébutés du monde, & auſſi honnêtes gens l'un que l'autre; tout cela, dis-je, fut le ſuplément des années qu'il faut ordinairement, pour fonder une ſolide eſtime & former une véritable amitié.

Le récit de nos malheurs, en renouvellant notre ſenſibilité, nous détermina entie-

rement à la retraite. La Thessalie fut le climat que nous choisîmes : La délicieuse vallée de Tempé, & les bords feconds du Fleuve Penée, nous parurent un séjour charmant, pour passer une vie douce, & separée du commerce du monde. Nous y vînmes, & cette belle situation champêtre nous fixa. Enfin nous nous y établîmes.

Je te l'avoüerai, mon enfant, accoûtumés aux mouvemens d'une Cour tumultueuse, entourés de Courtisans & de flateurs, que nous méprisions, mais qui étoient des hommes, la solitude nous étonna ; l'ennui s'empara de nous. Ce que

nous sçavions, ce que nous avions vû, ce qui nous étoit arrivé, bonheurs chimeriques, malheurs réels, qui fournissoient tour à tour une ample matiere à nos sages réflèxions, notre esprit, notre raison, tout cela ne put de long-tems nous suffire. Nous sentîmes avec honte notre état interieur, il fut bien-tôt apperçu de chacun de nous; nous nous l'avoüâmes, en nous assurant d'une estime & d'une amitié réciproque. Assurances sinceres, qui nous prouvoient la petitesse de l'homme, & le peu qu'il doit compter sur lui-même.

Pour que notre solitude

nous parût moins ſolitude ; pour en quelque ſorte nous en tirer ſans en ſortir, enfin pour nous y accoûtumer, Melenide me propoſa d'écrire notre vie, ſans en oublier la moindre circonſtance, depuis ſon commencement, juſqu'à l'inſtant où nous nous étions connus. Ce ſera, me dit-il, nous tranſporter dans les mêmes lieux, où tout ce qui nous eſt arrivé s'eſt paſſé : ce ſera nous entretenir avec les perſonnes qui nous ont été cheres. Il eſt vrai que de triſtes ſouvenirs, ou nous attendriront, ou nous affligeront ; n'importe, ce ſera toujours donner du mouvement à notre ame. Ce ſera

enfin par une occupation qui nous attachera, nous souſtraire quelquefois l'un à l'autre, pour nous retrouver avec plus de plaiſir. Quand nous aurons fini d'écrire l'hiſtoire de notre vie, nous nous la communiquerons; chaque événement nous fournira une matiere à de longs & intéreſſans entretiens, & à des réflexions d'autant plus intéreſſantes, que nous les ferons ſur les choſes mêmes qui nous ſont arrivées. Je me rendis à ce que ſouhaitoit Melenide; il avoit prévû juſte, nous nous accoûtumâmes doucement à la retraite. Nous ſommes reſtés unis en-

enſemble, près de quarante ans, n'ayant jamais eu qu'une même volonté.

La contemplation des Aſtres, la decouverte du mouvement des Cieux, la connoiſſance des ſimples, celle des Metaux, une étude continuelle pour penetrer les ſecrets de la nature, & l'uſage utile que nous avons fait de toutes ces choſes merveilleuſes, a conduit Melenide à ſon dernier terme, & me fait attendre le mien avec la même tranquillité. J'éprouvai une douleur bien ſenſible en perdant Melenide, je le regrette encore tous les jours : Vingt années n'ont pû m'accoûtumer à me paſſer de

de la douceur de le voir & de l'entretenir. Enfin ſa mort m'a mis en état de n'avoir plus de malheur à craindre.

Tu ſçais â préſent qui je ſuis, continua Théminisès, il te reſte à ſçavoir les avantures particulieres de ma vie ; tu les ſçauras, auſſi-bien que celles de l'illuſtre Melenide, pour qui je crois t'avoir inſpiré de l'amitié & du reſpect.

Alors Théminisès me mena dans ſon cabinet : Voilà, me dit-il, les deux Manuſcrits dont je viens de te parler ; je te fais ce préſent, je me flatte qu'ils te ſeront chers. Tu pourras encore, quand je ne ſerai plus, t'entretenir avec moi. Je quit-

tai Théminisès pénétré de la plus vive reconoiſſance & du plus tendre attachement. Quelque tems après je retournai pour le voir, mais les Dieux venoient de le retirer du monde. Que je fus ſenſible à ſa perte ! j mais fils n'a eu plus de reſpect ni plus de tendreſſe pour un bon pere, que j'en avois pour Théminisès.

L'Hidimès ſe tut un moment, puis il reprit : Je vois bien ce que tout le monde deſire ici ; je vais prévenir Sophronie, dont les regards avides, ſemblent exiger de moi une lecture de mes Manuſcrits : j'y conſens, & je promets de donner demain

à toute la compagnie cette ſatisfaction. Une exclamation génerale aſſura l'Hidimès, qu'on ſe rendroit chés lui avec plaiſir.

*Fin de la ſixiéme Veillée.*



